

PRIX  
\$200

# Le coin du feu.

Revue  
FÉMININE MONTREAL

# MAGASIN de COIFFURES de PALMER

1745 RUE NOTRE-DAME.



Nous venons de recevoir des nouveautés fashionables et artistiques en marchandises convenables pour la chevelure.

## Le Carnot

La dernière coiffure à Paris.

Le Toupet Borden est un grand succès. Aucune dame ne peut s'en passer.

Trois magnifiques appartements privés pour la coiffure des dames.

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D.

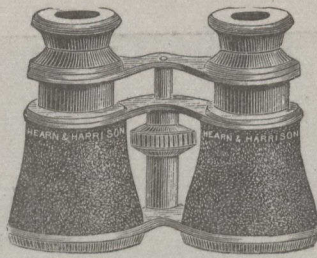
## A. & G. LEMIEUX,

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.



Thermometres,  
Barometres,  
Instruments  
de dessin  
Photographie

CHEZ

## HEARN & HARRISON,

OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,

Microscopes,

Lanternes

Magiques,

Graphoscopes,

Pince-nez.



1640-1642 NOTRE DAME ST

LE

# Stimulant au Vin de Rancio

DE LA

## Maison CUSENIER de Paris

### Est le Meilleur Tonique.

Un verre avant chaque repas reconstitue le tempérament le plus faible.

# LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT: }  
\$2.00 PAR ANNEE. }

FEVRIER 1894

ADMINISTRATION: }  
{ 63 RUE ST. GABRIEL.

## SOMMAIRE

CHRONIQUE.	<i>Mme. Dandurand.</i>	HYGIÈNE,	****
NOTRE RÔLE DANS LA CITÉ,	<i>Mme. Dandurand.</i>	CUISINE,	<i>Tourne-Broche.</i>
TRAVERS SOCIAUX, (La Femme dans la Famille.)	<i>Marie Vioustemps.</i>	LA MODE,	****
LITTÉRATURE,	<i>Mélère.</i>	CE QU'ON DIT DE LA FEMME,	****
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON.	****	UNE BELLE OPÉRATION,	<i>Maurice de Fleury.</i>
MUSCADIN DANS LE MONDE,	<i>Muscadin.</i>	LETRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE,	<i>Em. Raymond.</i>
LOCUTIONS VICIEUSES,	****	PETITS COURS DE MYTHOLOGIE,	****
SAVOIR-VIVRE.	****	ICI ET LA.	****
LE LOUP DÉGUIsé,	<i>Jules Simon.</i>	LE CAPITAINE MAILLÉ,	<i>J. Royal.</i>
			<i>(ancien Gén. des T. du Nord-Ouest)</i>

## Chronique

Souvent, devant certains cas de pauvreté particulièrement pitoyables, je me suis demandé, comme un grand nombre d'entre vous, j'en suis sûr, chères lectrices, si la science économique ne parviendrait pas à trouver un de ces jours le moyen de répartir plus justement la fortune publique entre les différents membres de la Société.

Voici, par exemple, une veuve chargée de famille, ayant été habituée à vivre dans l'aisance, et forcée, pour *pouvoir manger*, elle et les siens, d'accomplir chaque jour une tâche surhumaine.

Les besoins de ces malheureux, infiniment plus intéressants que le mendiant ordinaire, sont doublés par les aspirations qu'ils ont non seulement au pain quotidien mais aussi à la nourriture intellectuelle, à l'instruction. Comme les derniers des indigents, cependant, leur unique ressource est le travail, et il leur manque celle de tendre la main dont jouissent au moins les autres. En outre, les victimes de notre organisation sociale qu'on appelle "les pauvres honteux" se voient réduits à retrancher sur leur confort, sur la table et le vêtement, au-delà du strict nécessaire et jusqu'aux limites de la souffrance intolérable.

En raison même de l'humilité de leur position, leur travail maigrement rétribué suffit à peine à satisfaire les premières exigences d'une vie misérable.

Quand on voit à côté de ces familles nécessaires de riches oisifs dépenser pour le caprice

d'un moment ce qui ferait vivre les premiers pendant une semaine, ou servirait à combler un vide cruel (une chaude couverture pour l'aïeule, une bonne paire de lunettes pour la mère forcée de coudre à la lumière de la lampe, un tonique pour la jeune fille anémiée par la croissance, épuisée de travail — besoins impérieux que la misère appelle luxe); quand on voit tout cela, une question se présente naturellement à l'esprit: Ne pourrait-on, sans une trop grande injustice, prélever sur l'énorme fortune des uns de quoi remédier à l'indigence des autres? La loi elle-même ne devrait-elle pas, en s'inspirant du principe condamnant les loteries, restreindre la liberté des opérations de bourse? Ne devrait-elle pas empêcher ces concentrations formidables de capitaux — ces *combines* iniques, qui donnent aux riches et aux seuls riches le pouvoir terrible d'affamer les populations et d'accumuler à leur détriment des fortunes insensées?

Désespérant d'une solution prochaine à ce problème, nous avons rêvé de la fondation d'une société philanthropique, dont le but serait de rechercher les martyrs délaissés de la fière et secrète misère. Le délicat apostolat qui guérirait les souffrances physiques comme les tortures morales, et verserait une discrète consolation dans les âmes désespérées dissimulant leur agonie sous un sourire, a de quoi tenter les natures généreuses.

C'est donc dans ces dispositions et au milieu de

rêves plus ou moins réalisables que nous trouve une bonne nouvelle arrivée des Etats-Unis. Il appartenait à l'intelligente démocratie américaine de songer la première à protéger un élément fort maltraité de notre siècle : l'élément timide. Les timides resserrés entre les riches puissants et les pauvres audacieux subissent les rebuffades des uns et les empiètements des autres. Des mendiants, — des *quêteux*, comme on dit dans le pays, — il y en aura toujours, quoi qu'on fasse ; la même imprévoyance, les mêmes vices qui les ont réduits à se nourrir et à se vêtir des rebuts de leurs semblables les empêcheront de profiter des lois égalitaires rejetant sur les classes inférieures le surplus des opulents. Naturellement, l'aisance relative et l'instruction en amélioreront un grand nombre ; mais la paresse, l'ivrognerie, etc., etc., sont incurables chez l'humanité ; l'espèce des vagabonds déguenillés, dénués de tout ne mourra jamais. Ceux donc qui bénéficieront réellement de la loi soumise au Congrès des Etats-Unis seront les humbles, les exploités, les modestes travailleurs, les veuves, les orphelins sans défense, les opprimés, les spoliés, les volés, auxquels reviendront comme une pluie bienfaisante tout ce que l'astre accapareur de la souveraine Finance leur aura injustement pompé de sueurs d'efforts, de travail et d'argent.

Il est bien temps que je vous dise la teneur de la bienheureuse mesure légale qui opérera le miracle, si vous ne la connaissez déjà :

On propose que tous les possesseurs de fortunes dont le revenu excède quatre mille piastres paye, sur le surplus, une redevance à l'Etat. Je suppose que la taxe variera suivant le chiffre du magot superflu, et surtout selon le nombre d'enfants que comprendront les familles riches.

Si j'étais membre du Congrès Américain, je proposerais en amendement à l'excellent projet de loi que l'énorme rente provenant de sa mise en force — au lieu d'être versé dans le tonneau des Danaïdes du budget — soit directement appliquée au soulagement des misères du peuple, à la protection des obscurs travailleurs ne trouvant pas dans la vie un bien-être proportionné à la somme d'efforts qu'ils dépensent. Mais je me figure que les philanthropiques législateurs songeront à tout, et qu'ils ne veilleront pas qu'à demi aux intérêts de leurs protégés : les persécutés et les faibles.

A propos, n'agite-t-on pas de nouveau la question — je ne sais plus dans quel pays — de taxer les vieux garçons ? Ce n'est pas pour jeter de l'huile sur le feu que je le dis, mais voilà encore une chose qui a du bon sens. Il est juste que les insoumis aux lois sociales aident au moins les pères de famille à en supporter les lourdes charges.

Quelques membres de l'intéressante catégorie des célibataires m'en voulurent naguère pour avoir proposé — après Platon — cette mesure de rigueur contre leur sercine indépendance. Heureusement, voilà l'occasion qui les forcera de diviser leur rançune.

Je signale encore à leur ressentiment la Belgique, qui actuellement fourbit ses armes dans des intentions hostiles à leur caste.

Vous savez, n'est-ce pas, que les Belges ont trouvé un moyen très ingénieux de donner aux électeurs instruits — par conséquent intelligents et conscients — la majorité des suffrages ? On est arrivé à ce résultat en accordant aux individus un, deux ou trois votes, selon le degré de leurs connaissances.

Eh bien, il est question de priver du susdit privilège tous les frelons de la ruche humaine, tous les hommes réfractaires au doux lien matrimonial, tous les célibataires incapables d'alléguer des circonstances atténuantes. Ce dernier coup les fera-t-il rentrer en eux-mêmes et eux-mêmes dans le giron du conjungo, en dehors duquel il n'existe pas de bonheur stable ? Nous espérons au moins que cette persécution générale détournera leur colère de notre tête. Pourquoi, du reste, nous tiendraient-ils rigueur ? Notre main ne leur a pas jeté la première pierre, témoin Platon cité plus haut. Ce n'est pas nous qui avons dit, non plus, que "le célibat est le plus inconstant et le plus systématique à la fois des bohémianismes," c'est Paul Bourget ; et pas davantage ce qui suit : "Par une injustice flagrante, le monde si sévère pour nos vierges chrétiennes amnistie le célibat chez l'homme. Et cependant qu'est-ce qu'un vieux garçon ? Hélas, trop souvent on pourrait le définir : un égoïsme dominé par une servante." C'est un homme qui a proclamé cela, et ce qui mieux est, un prêtre, le R. P. Marchal. Je livre ces messieurs à la vindicte de l'inconstante bohème.

*Mme Dandurand.*

## Notre Rôle dans la Cité.

Puisque de par la volonté de la Providence et la sagesse encore plus contestée que contestable de nos gouvernants, le droit de vote est accordé à notre sexe dans les affaires municipales, nous engageons celles de nos lectrices jouissant du privilège à ne pas manquer d'en user. L'appoint de leurs voix peut faire pencher d'un côté ou de l'autre les plateaux de la balance ; elles seraient donc coupables de le refuser *aux bons candidats*.

Vous croyez que la femme n'a rien à voir dans l'administration des affaires civiques ? Quelle erreur ! Ses connaissances pratiques en ce qui concerne l'économie domestique et l'hygiène, son expérience et sa rare habileté dans l'art d'équilibrer le budget, son entente des mille besoins des familles rendraient son intervention précieuse dans les délibérations des pères de la cité. Mais en attendant qu'on joigne des *mères* au Conseil de ces derniers, celles qui, par leur vote, ont le moyen de faire prévaloir leurs vues doivent ne rien négliger pour contribuer à élire les échevins capables de les comprendre et décidés à les soutenir.

Le fort de notre sexe, nous l'avons dit, c'est la science des détails ; comme nos amis les hommes possèdent des aptitudes tout opposées, l'alliance au Conseil de Ville de deux talents qui se complètent réaliserait les prodiges qu'elle accomplit dans les familles.

Si l'on permettait au sens artistique de la femme, de même qu'à ce génie de l'arrangement gracieux et pratique à la fois qui la distingue, de s'appliquer à l'amélioration d'une ville, ses concitoyens, tout en habitant la plus propre, la plus jolie cité du monde se féliciteraient de la disparition de nombreux abus, et d'obtenir aussi — selon l'expression populaire — tant de choses pour leur argent.

A parler franc, nous n'ambitionnons pas pour les nôtres les fauteuils de l'échevinage. Nos prétentions à ce sujet ne vont pas plus loin que de faire écouter par nos élus les suggestions de l'expérience maternelle et de notre clairvoyance de femmes.

Pour inaugurer aujourd'hui ce rôle de conseillers dont on n'a pas jusqu'ici semblé reconnaître l'urgence, nous réclamerons à notre gouvernement civique la création d'un plus grand nombre de jardins ou parcs publics dans les faubourgs.

Ce n'est pas pour les larges et belles avenues de l'ouest où soufflent les brises pures de la Montagne, que nous demandons des oasis de verdure, des fontaines, de frais ombrages.

C'est d'abord dans le faubourg qui occupe à l'est, le bas-fond de la ville, et où en temps d'épidémie les placards jaunes, vénéneuse floraison, pullulent comme le pissenlit dans les champs ; c'est dans tous les quartiers populeux qu'il en faut.

Non-seulement on ne devrait perdre aucune occasion d'accroître le nombre des jardins publics mais il est nécessaire qu'on recherche ces occasions qui se feront de plus en plus rares. Le devoir de chaque échevin, de ceux surtout qui représentent la population ouvrière, serait d'examiner son quartier, afin de choisir, parmi les terrains vacants ou à exproprier, l'endroit à convertir en jardin.

Là, tout en prenant le frais, les contribuables béniraient le nom de leur bienfaiteur, et prépareraient dans une atmosphère de sérénité et de bienveillance le succès de la prochaine candidature — soit dit sans intention de suborner qui que ce soit.

Voilà le marché St Antoine rasé par un incendie. Un marché sans doute est une chose utile ; mais si l'on se place au point de vue de la salubrité et de l'élégance, il faut convenir qu'un carré de verdure le remplacerait avantageusement. Avec ça qu'il est plus facile de trouver aux bouchers, maraîchers, vendeurs de poissons et autres commerçants de denrées également odorantes, un local nouveau dans les maisons environnantes, que d'inventer un emplacement pour parc public.

Le nom du candidat pour cette division nous est inconnu ; mais s'il ne s'engage pas à obtenir pour ses constituants, enfumés déjà par les locomotives du Grand Tronc, l'agréable compensation que nous venons de suggérer, le COIN DU FEU le signale à l'improbation de toutes ses électriques.

Quand on voit des métropoles comme Paris, Londres, New York, où la propriété foncière vaut je ne sais combien de fois plus qu'ici, posséder des parcs qui pourraient contenir notre montagne avec des morceaux de Montréal, on est frappé de l'indigence de notre ville sous ce rapport.

Un bon exemple à proposer aux édiles Montréalais : La ville de Paris, il y a quelques années,

était propriétaire de carrières abandonnées, offrant avec le spectacle le moins agréable possible des dangers de toutes sortes pour la population pauvre et très dense des environs. Savez-vous ce qu'elle fit de cet immense cloaque où s'élevaient des amas de pierres à côté d'excavations profondes et remplies d'eau croupissante? Elle en fit les *Buttes Chaumont*, un coin de nature sauvage avec des collines agrestes, des grottes, des lacs, des plaines de verdure, des bosquets ombrés et d'immenses plateaux d'où l'on jouit d'une très belle vue de la merveilleuse cité. On éprouve en même temps que de l'admiration, un sentiment de reconnaissance pour l'architecte qui a créé cet Eden au milieu d'un misérable quartier ouvrier. Son idée géniale exécutée avec magnificence par le Conseil Municipal de Paris permet aux marmots de la Villette,—tandis qu'assis à l'ombre leur mère tire l'aiguille en les surveillant,—de faire des pâtés avec le sable

des larges allées aussi bien que les bébés aristocratiques des Champs Elysées, et de se rouler aussi sur des pelouses moins *boulevardières* et plus authentiques.

La nature ici, pour toutes les entreprises de ce genre, ne marchandait pas son gracieux concours. Le budget municipal que je sache n'est pas en banqueroute. Il n'y a donc pas de raison pour que Dieu et les femmes aidant, Montréal ne soit pas une des villes les plus pittoresques et les plus coquettes de l'Amérique du Nord.

Comme nous nous permettons d'avoir nos petites idées sur quelques améliorations à faire relativement à l'hygiène et aussi certaines mesures concernant la toilette de notre ville, le COIN DU FEU se réserve de suggérer dans chacune de ses livraisons les réformes désirables à ce point de vue.

Mme Dandurand.

## Travers Sociaux

### XII

#### LA FEMME DANS LA FAMILLE.

Il paraîtra peut-être curieux—même déplacé—aux yeux de plusieurs, que je vienne prêcher ici contre le zèle intempestif de quelques bonnes âmes qui dans la vie de famille, craignant de n'en pas faire assez, poussent le dévouement jusqu'à la servilité.

S'attendait-on à ce qu'après avoir condamné l'égoïsme qui caractérise quelquefois les rapports fraternels je m'élevasse contre l'exagération de la qualité opposée? Existe-t-il une telle chose que *l'excès de vertu*? Si on peut le croire sans hérésie, je le crois. Car j'ai vu de ces abnégations irraisonnées, auxquelles on ne peut se défendre de donner malgré tout sa respectueuse admiration, produire—en outre des bons exemples et des bienfaits résultats de la sainte charité—des effets particuliers beaucoup moins excellents.

C'est qu'il faut du discernement et de la *sobriété*, comme dit Saint Paul, jusque dans la sagesse et la vertu. La femme, qui est la reine de la famille, doit éviter de compromettre sa dignité jusqu'à s'abaisser inutilement.

Son influence morale si précieuse et si salutaire

est nulle là où elle se fait *servante* de son mari et de ses enfants.

La nécessité oblige quelquefois une épouse ou une mère à faire les offices les plus pénibles. Quand le devoir exige d'elle l'accomplissement de ces corvées humiliantes on ne peut trop la louer si elle s'en acquitte courageusement; mais ce que nous n'admettons pas, c'est qu'elle se dépouille elle-même, et sans raison, du tribut de respect et d'hommage auquel elle a droit dans son petit royaume, pour se dégrader jusqu'à cirer les bottes de ses fils ou de son mari—de solides gaillards que cette esclave volontaire façonne avec amour à l'égoïsme et à la tyrannie. On conviendra qu'un rôle plus noble est assigné à la mère de famille. Elle méconnaît sa mission, quand, animée d'un zèle inintelligent, elle se rabaisse au rang d'une souillon. Les services d'une bonne à tout faire se payent relativement bon marché, et le temps perdu à remplir ses triviales attributions seraient incontestablement mieux employé par la femme qui a charge d'âmes, à s'instruire pour diriger celles qui lui sont confiées.

Mais, me dira-t-on, quelque minime que soit le prix représenté par le salaire d'un domestique, dans un grand nombre de cas la modicité des revenus ne permet pas à la maîtresse de maison d'en faire le sacrifice.

Eh bien, voilà encore une meilleure raison pour que la pauvre créature sur laquelle retombent de si lourdes charges soit dispensée de tâches qui ne conviennent ni à sa dignité ni à la faiblesse de son sexe.

Des fils bien nés du reste n'accepteront jamais de leur mère certains services, et l'homme qui a quelque honneur et le moindre respect pour sa compagne ne tolérera pas qu'on lui laisse le soin de besognes pénibles qui ne sont qu'un jeu pour la force masculine.

Et tenez—puisque j'ai commencé à parler de bottes—la mère qui, privée de serviteurs, exige de ses écoliers qu'ils nettoient leurs chaussures avant de se coucher et ne partent pas le matin pour leur travail sans avoir fait leur petite part de la besogne, comme d'entrer du dehors le bois ou le charbon, cette mère n'en est pas moins chérie des siens.

Les égards qu'elle se fait rendre ont pour effet d'augmenter le prestige de son autorité.

Mieux que des préceptes et des réprimandes, ils enseignent aux enfants à honorer ceux à qui ils doivent la vie.

Quel détestable préjugé portent quelques parents dans les familles pauvres à asservir la femme au sexe fort, qui devient alors et naturellement le sexe tyrannique ; car avez-vous vu souvent des gens à qui on permettait d'abuser, ne pas user — à tout le moins — de la permission ?

Dans les maisons où l'on ne peut pas garder de serviteurs, la mère et les filles sont très souvent de pauvres tâcherons, suffisant à peine à accomplir les multiples travaux de la journée. Quand les hommes rentrent, ils s'assoient à une table toute servie ; les femmes pendant leur repas se lèveront vingt fois s'il le faut pour satisfaire à leurs besoins ; ils fument ensuite, tandis qu'on range tout ; ils crachent par terre ou — sauf votre respect — dans des récipients qu'ils ne nettoieront pas. Tous leurs mouvements ont pour effet de détruire l'ordre établi au prix d'un dur labeur.

On les laisse tout faire — ou ne rien faire — on

ne leur demande pas le moindre service. Pourquoi ? Parce qu'ils sont des hommes, et que l'on croirait ridicule de solliciter de leur part le léger secours qui allègerait d'une manière sensible un fardeau écrasant.

La mère d'un officier français qui était en même temps un fils affectueux me racontait un jour que, durant une vacance de son service militaire, le jeune homme la trouva dans de fâcheux embarras domestiques, et forcée de s'arracher à sa chère compagnie pour vaquer aux soins du ménage. Que fit le brave soldat, le héros en herbe et le bon fils ? Tout simplement ce que lui suggéra son cœur : suivre sa mère, et lui aider, avec une gaucherie distinguée et charmante, à se débarrasser de la besogne.

Il en est qui auraient trouvé ridicule ce fier militaire mettant le couvert ou essuyant la vaisselle, tout en racontant à son interlocutrice ravie ses exploits au Tonkin ; mais les natures délicates saisiront le côté touchant et poétique du tableau.

Le jeune homme ne crut pas déroger de sa dignité en faisant ce que sa mère consentait elle-même à faire ; et en réalité je ne vois pas ce qui peut dispenser le sexe fort, redevable à l'autre des soins prodigués à son enfance et de la conservation de la vie, de se montrer secourable et entièrement dévoué à ses bienfaitrices.

On retrouve sous une autre forme, très commune, cette inégalité des privilèges entre les deux sexes : des gens sans fortune mais appartenant à une certaine classe de la bourgeoisie auront l'ambition de voir leurs fils devenir avocats, médecins ou notaires.

Pour arriver à un but dont les exigences sont disproportionnées à leurs faibles ressources, les pères et les mères s'entendent pour s'imposer à eux-mêmes d'abord des privations, et en second lieu pour sacrifier actuellement les filles à l'avenir problématique de leurs frères. On les retirera plus tôt du couvent pour les faire concourir à l'œuvre d'économie et les astreindre à un travail souvent préjudiciable à la santé ; on les vêtira chétivement et on les privera de tout plaisir, afin de pouvoir suffire aux frais d'éducation des autres.

Et cependant, les garçons prennent l'habitude de manger avec insouciance le pain si chèrement

acheté, et d'accepter sans vergogne, très souvent sans la moindre gratitude, une si complète abnégation. Bienheureux encore sont les parents quand les enfants favorisés aux dépens des autres savent profiter des avantages reçus et récompenser leurs familles par le succès.

Eh bien, je soutiens qu'un pareil système, sauf les cas de talents exceptionnels ou d'une volonté, d'une application énergique et persistante, constitue une injustice flagrante qui tire son origine de l'orgueil plus que du dévouement paternel et du sentiment du devoir.

Quand dans les familles pauvres l'élévation des uns exige l'écrasement des autres ; quand au surplus on ne trouve pas dans les aptitudes extraordinaires d'un sujet une excuse aux passe-droits qu'on fait en sa faveur, pourquoi ne pas laisser les fils suivre tout bonnement la carrière de leurs pères, et devenir de bons artisans plutôt que des déclassés ?

Pourquoi ne pas laisser plus de bras et plus d'intelligences à l'agriculture, la plus belle des vocations humaines, la seule que le Bon Dieu nous ait recommandée dans la personne de notre premier père après son mémorable revers de fortune au Paradis Terrestre ?

Notre pays assurément y gagnerait. Nos villes peut-être ne pulluleraient pas d'avocats médiocres ; l'on verrait dans les campagnes un plus petit nombre de médecins d'une ignorance désastreuse, de tabellions solennels dont les actes de ventes ou les rédactions de testaments engendrent les procédures contentieuses et sont des mines à procès ; la classe de parasites, cherchant à vivre de la politique, et visant à la députation, non pas

comme à un poste honorable où l'on peut se rendre utile à son pays, mais pour y recueillir dans l'oisiveté toutes les immunités que le peuple donne à ses représentants—et, qui sait, d'autres privilèges qu'il ne leur donne pas—cette classe n'existerait peut-être pas.

Si, au lieu de jeter tout ce que nous avons de forces intellectuelles dans une ou deux voies bien encombrées, on s'efforçait de les diriger vers l'Industrie et cette bienheureuse Agriculture, nos terres se défricheraient, le grenier national s'emplierait, le budget québécois connaîtrait enfin les douces lois de l'équilibre, et pour nos entreprises publiques nous arriverions à nous passer du concours des étrangers.

Le conseil s'applique naturellement à la haute et à la riche bourgeoisie, qui ne doit pas hésiter à faire de ses fils de bons cultivateurs ou d'habiles artisans si leurs aptitudes naturelles se manifestent dans ce sens.

Tout le monde ne peut pas être juge, ministre ou évêque.

Il vaut mieux gagner honorablement son pain dans la plus humble des positions que de s'exposer, en entreprenant une lutte disproportionnée à ses forces, à devenir *un raté*, et que de se résigner à vivre du patrimoine paternel au détriment des autres membres de la famille.

L'équité des parents ne doit pas leur permettre de se faire illusion sur ce sujet. Pour nous, ce que nous venons réclamer dans cette question de privilèges c'est la protection de la femme.

*Marie Vieuxtemps.*

### Littérature

Après la question — tant de fois retournée, discutée et reprise en littérature — de l'atavisme ou de l'hérédité morale, je vois poindre un autre sujet à thèse. C'est celui de la contagion des lettres que les psychologues futurs appelleront peut-être "l'adaptabilité du microbe littéraire." Serait-on sérieusement menacé en vivant sous le même toit qu'un poète d'attraper la manie de rimer ; en fréquentant un historien, de se réveiller un bon

matin avec la démangeaison de décrire quelque bataille ; et en vivant dans la société d'un romancier, de sentir tout-à-coup naître en soi le besoin de créer des gens *fictifs* qui s'aiment ou ne s'aiment point, qui se marient ou non, se battent, se tuent, font, en un mot, quelque chose d'extraordinaire, de peu probable mais de dramatique ? Et ce talent que les enfants sont quelquefois censés tenir de leurs ascendants, au lieu de s'appeler



*hérédité*, ne serait-il qu'un phénomène épidémique? Je laisse aux érudits le soin d'en décider. Me contentant de la gloire d'avoir levé le lièvre, j'abandonne à ceux qui font profession de tout expliquer (sans arriver à rien résoudre) celle de le disséquer.

Il ne manque pas d'exemple pour prouver la contagion. Ces dernières années entr'autres nous ont donné M<sup>me</sup> Michelet, M<sup>me</sup> Alphonse Daudet. Voici encore M<sup>me</sup> Hector Malot, dont le mari — romancier célèbre — présente au public le dernier livre dans une lettre que je reproduis plus bas. A sa suite apparaît M<sup>me</sup> Octave Feuillet avec la publication de ses Souvenirs. J'aime mieux vous faire lire là-dessus, l'avis d'un critique français :

“ M<sup>me</sup> Octave Feuillet doit publier en deux volumes, au printemps prochain, les souvenirs de sa vie. Jusqu'ici, la gloire du nom qu'elle porte venait tout entière de l'éminent écrivain qui l'a illustré. La gracieuse compagne de ses labeurs y ajoutera, sans le vouloir, un rayon nouveau par l'œuvre attachante et exquise, où elle n'a cherché qu'à faire mieux connaître et apprécier la mémoire dont elle garde si pieusement le culte. En laissant parler son cœur, elle a révélé son esprit — et en croyant ne déposer qu'une couronne sur le marbre où elle s'agenouille, elle a fait une œuvre littéraire dont le charme et le parfum iront réjouir l'âme envolée.

Je ne sais si, jusqu'à ce jour, M<sup>me</sup> Feuillet soupçonnait son propre talent; mais, en lisant ses Souvenirs, le public regrettera vivement qu'elle ne s'en soit pas doutée plus tôt, et il se demandera peut-être si elle n'a pas une part discrète et effacée dans les œuvres même dont elle parle avec l'accent d'un simple témoin et d'un admirateur désintéressé. Il y a des mystères de collaboration inconsciente qui sont difficiles à pénétrer, et peut-être la grâce, la sensibilité, le goût, le sourire du talent délicat de la femme se sont-ils, à l'insu de l'un et de l'autre, infiltrés dans les écrits du compagnon de sa vie. Comment le démêler, comment discerner la part d'influence cachée, de suggestion involontaire que l'esprit et le cœur de l'une ont pu, dans la longue et affectueuse intimité du foyer, exercer sur le cœur et l'esprit de l'autre?

Quoi qu'il en soit, — et sans aucun doute M<sup>me</sup>

Feuillet serait la première à protester contre de telles suppositions — elle a fait une œuvre qui se placera avec distinction à côté de celles de son mari, en les éclairant d'une lumière douce et tendre, et en les faisant mieux comprendre par la nature sensitive et le caractère tout spécial de leur auteur. Au début des *Girondins*, Lamartine, faisant un très beau vers sans le vouloir, dit à propos de Mirabeau: “ La source du génie est souvent dans la race.” Souvent aussi la source du talent se trouve dans l'organisation physique, dans l'impressionnabilité nerveuse de l'homme; et si la nature féminine d'Octave Feuillet se reflète avec séduction dans ses romans et son théâtre, on ne pourra se défendre, en lisant les Souvenirs de sa veuve, de penser que le hasard avait merveilleusement appareillé deux organismes aussi bien faits pour s'entendre et vibrer à l'unisson.

Toutefois, si l'on retrouve sous la plume de M<sup>me</sup> Feuillet la grâce, l'émotion, la délicatesse des œuvres de son mari, elle y ajoute une qualité qui lui est personnelle: c'est une gaieté discrète et voilée, mêlée parfois d'une ironie fine et d'une malice souriante qui s'accusent à peine et dont la pointe émoussée ne saurait faire aucune blessure. Ce qui distingue par-dessus tout ce talent plein de charme, c'est le naturel et l'amabilité, avec cette fleur indéfinissable que donnent l'éducation première et le milieu social où se sont formés l'âme et l'esprit.

\* \* \*

M<sup>me</sup> Feuillet sort d'une famille de vieille noblesse royaliste de Normandie. Sa mère, née de Sainte-Suzanne, avait été élevée aux environs de Thorigny-sur-Vire dans ce château de Trécœur, aux grandes avenues seigneuriales, dont le romancier a popularisé le souvenir. Les parents de M<sup>me</sup> de Sainte-Suzanne étaient ardemment dévoués, aux Bourbons; ils traitaient Louis-Philippe d'usurpateur et inculquaient à leurs enfants l'amour et la fidélité au rejeton de la branche aînée, au royal exilé qui ne pouvait manquer de revenir un jour faire le bonheur de la France.

Elvire de Sainte-Suzanne fut mariée à M. Dubois, d'une riche et ancienne famille de grande bourgeoisie, alliée aux Laval et aux Beauffremont, et c'est dans la demeure de son oncle Beauffre-

mont, à Saint-Lô, que vint au monde M<sup>me</sup> Feuillet, quelques années après la Révolution de 1830. Son père, activement mêlé aux affaires de la Vendée, avait envoyé, en une seule nuit, deux mille fusils à la duchesse de Berry, et sa mère, aidant de ses belles mains à l'expédition des armes, avait dit avec enthousiasme : " Je serais heureuse de mourir pour mon roi ! ... "

Il y a sur ce sujet des pages ravissantes dans les Souvenirs. — " Ma mère, raconte M<sup>me</sup> Feuillet, m'étirant à elle, et sortant de son corsage un médaillon dans lequel était une boucle blonde, et au-dessous, gravé en lettres d'or, ce nom, Henri : ' Tiens, me dit-elle, baise les cheveux de ton Roi ! ' Ce mystère, ces jolis cheveux, l'enthousiasme maternel jetèrent en mon cœur un sentiment doux et tendre pour l'exilé."

C'est à Tréceur que fut élevée l'enfant, et c'est là, avec des séjours à Saint-Lô, dont M. Dubois était devenu maire, que se passa toute sa jeunesse. Elle en décrit le paysage avec la prédilection que nous gardons tous pour les lieux qui nous ont vus naître, où nous avons ressenti nos premières impressions. Elle raconte les châteaux voisins, les bois, les champs, les ruines, les vieilles mœurs, avec l'accent qu'elle aurait en parlant d'amis disparus, et ce patriarcal tableau, du temps où le capital et le travail vivaient en paix et où le propriétaire et le fermier formaient presque une même famille, nous rend l'image d'une France qu'on ne peut se défendre de regretter un peu.

La Révolution de 1848 vint réveiller les espérances monarchiques de sa mère, mais les terribles journées de juin, l'élévation du général Cavaignac, puis l'élection du prince Louis-Napoléon à la Présidence éloignèrent encore la perspective rêvée, et, pendant l'été de 1850, le Prince-Président ayant entrepris un voyage en Normandie, M. Dubois, en sa qualité de maire de Saint-Lô, dut se préparer à le recevoir.

" Ma mère, dit M<sup>me</sup> Feuillet, voyait avec une sourde colère se tresser les couronnes et les guirlandes, s'élever les arcs de triomphe. Elle se bouchait les oreilles quand elle entendait la musique de la garde nationale répéter le chant de la reine Hortense. Il fallut user d'une véritable diplomatie pour obtenir d'elle que je présentasse

un bouquet au Prince lorsqu'il ferait son entrée dans le bal que la ville comptait lui offrir."

Le Prince arriva avec un brillant état-major de généraux, de ministres, de fonctionnaires. La foule l'acclamait, toutes les mains lui jetaient des fleurs.

" Je m'exaltai comme les autres," dit M<sup>me</sup> Feuillet. Et elle s'oublia jusqu'à lancer dans l'espace un : Vive Napoléon ! retentissant. Mais, à peine le cri était-il échappé de ses lèvres qu'un soufflet s'abattait sur sa joue, et, se retournant aussitôt sous la douleur, elle aperçut derrière elle sa mère, " pâle, crispée, comme la statue de la Vengeance..." — Trop d'enthousiasme ! lui murmura la fière royaliste avec irritation ; et lui saisissant le bras, elle l'entraîna vers le logis.

" Je pleurai jusqu'au soir, raconte la victime, sans penser au bal, à ma jolie toilette, au bouquet princier qui parfumait ma chambre." Mais, le soir venu, la mère se retrouva. " Elle vint elle-même placer des fleurs dans mes cheveux. Ses mains tremblaient, et son pauvre cœur était aussi gros que le mien. — ' Je veux que tu sois heureuse, dit-elle en m'embrassant ; seulement, ne donne pas ton cœur à l'étranger...' Je promis de ne pas donner mon cœur, et nous partîmes toutes les deux pour le bal, étroitement unies."

La jeune Valérie dansa le quadrille d'honneur avec le Prince, et il faut lire le délicieux récit qu'elle en fait dans les Souvenirs. — Le lendemain, le Président, prenant congé du maire de la ville, dit gracieusement à sa fille : " Vous avez bien voulu m'offrir hier un charmant bouquet ; je vous rends aujourd'hui l'une de ses fleurs." Et il lui remit un écrin contenant une branche de lis en diamants sur des feuilles d'émail vert.

C'était la revanche du soufflet, compensation radieuse qui fit bien vite oublier l'humiliation de la veille... Et puis, qui sait ? Peut-être la jeune fille, tourmentée de ne pas blesser la politique maternelle, était-elle ravie de trouver, dans ce joli cadeau, l'heureuse conciliation des blanches fleurs de lis du passé avec les abeilles d'or de l'avenir...

\* \* \*

Cependant, Valérie vint à atteindre sa dix-neuvième année, et ses parents songeaient à la

marier. Les partis ne manquaient pas. La fortune de la jeune fille, le haut rang social de tous les siens, sa grâce personnelle et sa beauté (ce n'est pas elle qui le dit, mais ceux qui la connaissent à son automne n'ont pas besoin de demander ce qu'elle était à son printemps), tous ces dons et ces avantages attiraient vers elle l'élite de la jeunesse normande. Mais Valérie ne se montrait nullement pressée, au point même que sa famille craignait qu'elle ne préférât au mariage la vocation religieuse.

Malgré tout, les soupirants ne se décourageaient pas. Il s'en présentait au moins un par semaine, dit-elle gaiement ; mais quand, après chaque entrevue, sa mère lui demandait d'une voix engageante si elle l'agréait : — Non, répondait-elle tranquillement ; pas celui là...

Et quand, dans les promenades à cheval à travers la campagne, son père la pressait de nouveau, elle répliquait doucement : " Je suis si bien chez vous ! Ne me chassez pas encore..."

C'était à désespérer !... Son cœur était-il pris ? Caressait-elle quelque beau rêve au fond de sa pensée ? Les Souvenirs sont muets sur ce chapitre. Mais quelques semaines plus tard, lorsque son père lui dit tout bas : " Je connais quelqu'un qui t'aime, et qui nous a demandé ta main ce matin. C'est ton cousin Octave Feuillet..." elle eut une émotion, et répondit avec un léger tremblement : " Mon père, laissez-moi quelques heures pour réfléchir..."

Ce n'est pas qu'elle connût beaucoup son cousin, déjà compté parmi les étoiles littéraires du temps. Elle n'avait dansé que trois fois avec lui ; mais elle en avait gardé une impression très vive, et voici l'aimable portrait qu'elle en trace à cette époque :

" Je le revis par la pensée à ces trois bals où il m'avait fait danser. Quand il arrivait de Paris, avec sa belle taille et sa belle tournure, son élégance, ses traits distingués, ses cheveux soyeux et frisés, et son air un peu hautain quand il pénétrait dans un salon, au milieu du groupe des petits jeunes gens que nous appelions *ces messieurs*. Je revis sa grâce quand il s'inclinait devant une femme, particulièrement devant ma mère. Je me souvins des mots qu'il m'avait dits aux sons de l'or-

chestre, pendant les quadrilles, mots qui ne rappelaient en rien les phrases banales de *ces messieurs*. Lui parlait bien et écrivait de même. Il avait déjà une grande réputation parmi les littérateurs, et ses romans et ses pièces faisaient grand bruit dans le monde. Et ce serait moi qui deviendrais la femme de ce poète et de ce gentilhomme ? Je ne pouvais croire à une pareille fortune."

On devine si, le lendemain, le jeune fille donna une réponse favorable ! Dès l'aube, elle courut porter à son père et à sa mère le *oui* plein d'épanouissement qu'ils espéraient, et le mariage fut célébré quelques semaines plus tard, mais sans l'assentiment de la grand'mère, M<sup>me</sup> de Quigny, royaliste farouche, qui ne pouvait pardonner au père de M. Octave Feuillet d'être le chef du " parti libéral " dans la contrée, et qui, malgré sa tendresse pour sa chère Valérie, alla jusqu'à refuser de voir son fiancé, " fils d'un mangeur de rois ! " Comme on tâchait de l'adoucir : " Non, s'écria-t-elle avec intransigeance, la cérémonie du mariage se fera sans moi ; ils n'auront jamais ma bénédiction !..."

Il fallut s'en passer, l'absence de l'intraitable légitimiste jeta comme un voile de mélancolie sur la fête. Mais la jeune épouse rêvait déjà de Paris, de salons littéraires, de théâtre, de gloire, et ces riantes perspectives consolaient un peu son chagrin.

C'est le *Correspondant* qui public ces attachants Mémoires où revit, dans son ivresse et son éclat, toute une société aujourd'hui disparue. M<sup>me</sup> Feuillet y a tenu sa place avec distinction ; elle en retrace avec sympathie les côtés brillants et les jours prospères. Personne ne lira ces pages délicates, séduisantes, souvent émues, sans en ressentir vivement la grâce et le charme pénétrant."

Louis Joubert.

#### LETTRE DE M. HECTOR MALOT AU *Figaro*.

Présenter sa femme dans le monde est facile, et se fait tous les jours ; la présenter au public est tout différent et infiniment plus malaisé. Cependant, vous jugez cela possible, et vous voulez bien me laisser la liberté de parler de M<sup>me</sup> Hector Malot à propos du *Prince* qu'elle vient de publier.

Je n'en profiterai pas pour dire du bien ou du mal d'elle, ni pour faire œuvre de maître d'école, mais je trouve là une occasion très tentante de traiter en deux mots la question de la femme écrivain, que je suis, peut-être mieux qu'un autre, en état de connaître par son côté intéressant.

Chez moi, pas de préjugé contre la femme écrivain et pas de théories non plus contre l'inaptitude de la femme à pratiquer l'art d'écrire, en ce sens que dans cet art elle n'entre pas en rivalité avec l'homme : elle est autre, et par sa nature même elle peut, avec l'observation, l'acuité de vision, la finesse et la profondeur du sentiment, la caresse et le charme du style, rendre des idées qui échappent à l'homme. Dans cet ordre la femme de talent peut aller très loin : ce qui l'arrête et la retient si souvent, c'est le manque d'originalité et d'indépendance ; mais si elle s'affranchit de certaines fatalités, si elle a un tempérament bien déterminé, une conscience bien convaincue, elle acquiert une souplesse dans la force, une netteté dans le style, une hardiesse dans l'idée qui fait d'elle une intellectuelle supérieure.

M<sup>me</sup> de Sévigné qui, la seule de son temps, a allégé la perruque Louis-quatorzième de sa flamme ; George Sand ; Eliot, qui tient sa place tout près de Dickens et de Thackeray, sont là pour me donner raison, comme aussi parmi nous Gyp, le créateur d'un genre, et Séverine, la virtuose incomparable, au cerveau si ferme, au cœur si solide. Dira-t-on de celles-là qu'elles ont une âme et un talent d'homme ?

Elles ont mieux que cela ; elles sont plus que cela.

Mme. Hector Malot a-t-elle mis dans le *Prince* quelques-unes de ces qualités ? Trouvera-t-on dans son roman ce gros souci d'art et de littérature, cette sensibilité, cette résolution, ce goût haut de la forme et de la poésie que tous nous avons cherchés, cherchons ou chercherons ? Y trouvera-t-on une originalité précise, ce quelque chose qui s'impose, qui est le charme et la sincérité ? Il ne m'appartient pas de le dire : c'est la critique seule qui, en la lisant, peut être son jugé.

Mais il m'a semblé curieux de signaler du moins qu'une femme d'écrivain pouvait, en dehors de toute influence, tracer son sillon avec des idées

et une philosophie à elle, avec ses goûts, ses opinions, son esprit critique, et remplacer la grosse imagination, à laquelle s'appuient certains romanciers, par l'imagination de sentiment et de détail, dont la légèreté et la grâce, en courant sur une œuvre, la font vivre d'une vie intense qui touche de si près la réalité, qu'elle se fond avec elle. L'intérêt et la curiosité sont là, dans le dégagement, dans la personnalité atteinte, dans la constatation qu'elle sait à propos secouer la lourdeur de l'éducation, la tyrannie des lectures, effacer l'empreinte masculine, et, petit à petit, façonner son cerveau avec ses impressions et son sens artistique. Ce qu'on montre et ce qu'on dit n'est rien, c'est la façon de montrer et de dire qui est tout ; et l'art n'est fait qu'avec ce qu'on tire de soi : mélancolie, sourire, ironie, vigueur, émotion, grandeur ou repliement. La femme a donc raison de répandre ce que son cœur trouve, d'en faire profiter les autres, quand ce ne serait que par la fugitive émotion d'une lecture rapide.

Mais je soutiens qu'elle atteint plus haute, et que, le volume fermé, elle peut aussi laisser aux nerfs tendus quelque vibration que bien des livres sous des signatures d'hommes ne donnent pas.

Quoi qu'il en soit, l'accueil qui a été précédemment à *Folie d'amour*, le livre de début de Mme. Hector Malot, m'aide dans cette présentation que vous me facilitez avec tant de bonne grâce et me la rend moins délicate auprès des lecteurs du *Figaro* ; je vous en remercie amicalement.

*Hector Malot.*

Mme. Carette, née Bouvet, publie chez Ollendorff un nouveau volume de sa précieuse Collection pour les jeunes filles (choix des mémoires des femmes, françaises au dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles). Ce sont les *Mémoires de Mme. Roland*. L'immense succès de cette collection couronnée par l'Académie française, prouve quelle lacune elle a comblée. Ont déjà paru : les mémoires de *Mlle. de Montpensier*, de *Mme. de Staal-Delaumay*, de *Mme. Campan*, de la *comtesse de Gentis*, de la *duchesse d'Abrantès*.

∞ Le théâtre de la Renaissance à Paris, dont Mme. Sarah Bernhardt est la directrice, se distingue par de remarquables innovations.

Pour ne parler que des mesures prises pour attirer le public au simple point de vue confortable, citons les innovations suivantes :

Le tarif des places en location sera le même que celui du bureau ; les coupons de toutes places pourront donc être pris à l'avance sans augmentation de prix.

Les ouvreuses étant rétribuées par l'administration du théâtre, il leur sera formellement interdit de recevoir la moindre gratification, et leurs services de vestiaire, petits bancs, programmes, etc., seront absolument gratuits.

La claqué est résolument supprimée, les artistes attendant du seul public la récompense de leur talent ou de leurs efforts.

Les dames ne seront admises à l'orchestre qu'autant qu'elles ne porteront pas de chapeau, concession très équitable en faveur du sexe fort.

Plus de souffleur ; la boîte qui cachait une partie de la scène aux spectateurs n'existerait plus.

On nous annonce pour le milieu de Février un concert donné par M<sup>elle</sup> Cartier, la pianiste Mont-ralaise. C'est toujours un plaisir nouveau pour

notre public d'entendre cette excellente artiste, qui pour cette occasion s'adjoindra quelques confrères, M<sup>elle</sup> Cartier nous permettra de lui faire une prière : qu'elle ne se fasse pas la part trop modeste dans la prochaine soirée musicale. Comme nous irons à son concert pour l'entendre, elle plus spécialement, et pour admirer encore une fois son beau talent, il ne faut pas qu'elle craigne d'imprimer trop souvent son nom sur le programme.

∞ *Errata.*—Dans la petite chanson publiée dans le supplément du mois dernier, on a dû s'apercevoir qu'il manquait un mot au premier vers du second couplet, qu'il faut lire comme suit :

*Mais c'est égal, ma bourse était petite.*

∞ Le théâtre français dans les dernières semaines nous a donné de fort jolies comédies, telles que *les Boul'nards*, *Le Voyage en Chine*, *L'étincelle* pétillant de l'esprit français qu'il ne faut pas confondre avec le *sel Gaulois*.

Pour nous le premier nous suffit. Une plaisanterie spirituelle et une malicieuse critique des mœurs vaut à nos yeux toutes les grivoiseries du monde.

*Météore.*

### Conseils de la mère Grognon

C'est avec peine, mes chères enfants, que je vous vois gaspiller un don précieux de la Providence : votre santé.

Quand vous refusez de vous conformer aux conseils de l'expérience et d'adopter les précautions nécessaires à sa conservation, vous ne réfléchissez pas que vous paierez cruellement plus tard ces imprudences.

Les impotents, les rhumati-



sants, les névralgiques, les martyrs de toutes sortes que vous rencontrez, et que vous plaignez chaque jour n'ont pas agiautrement que vous à l'époque de leur jeunesse. Dans les souffrances que vous leur voyez endurer ils expient d'anciens abus et acquittent les folles dépenses de leur printemps.

La santé, mes enfants, est une condition essentielle pour être heureux, utile et bon.

## Muscadin dans le Monde

Connaissez-vous rien de plus joli que les bals qu'on donne pour le début d'une jeune fille? A ces soirées d'un charme tout spécial où l'on produit pour la première fois dans le monde d'adorables ingénues—que ma myopie sentimentale me montre comme des anges, enveloppées d'une gaze diaphane,—à ces soirées privilégiées, dis-je, j'assiste toujours dévotement. Je crois être le témoin de je ne sais quelle éclosion mystique... C'est un spectacle dont mon vétéran de cœur ne se lasse pas, et je souffre de voir notre indignité masculine, représentée par quelque jouvenceau vainqueur, approcher parfois, sans tout le respect qu'elle mérite, de l'héroïne de la fête.

Ces mirliflors fin de siècle ne sentent rien.

Quand dans mon coin,—tout en répétant quelque banale formule de galanterie, ou ayant l'air d'écouter attentivement les remarques d'un causeur — je m'abandonne à l'attendrissement un peu mélancolique qui me fait comparer la débutante tantôt à une fleur trop délicate, tantôt — et pourquoi? — à une blanche victime, et que je les vois l'aborder, la moustache insolente, le verbe haut, le bras arrondi avec assurance ; quand je les regarde danser d'un air triomphant comme s'ils réclamaient une part de l'intérêt qu'on manifeste à leur partenaire ; et quand après le quadrille ils passent avec elle auprès de moi, maniant à tour de bras, pour le compte des deux, son éventail de débutante, frêle comme une aile de papillon, et lorsque je les entends lui répéter les platitudes qu'ils disent à toutes les autres : *Aimez vous la danse*, etc. — vrai, je sens ma mélancolie s'accroître ; je plains les femmes de vivre en ces tristes temps, et je m'apparais à moi-même avec mes scrupules, mes préjugés, mes griefs contre la génération montante, comme un être démodé, excentrique, absurde. Mais il s'agit bien de tout cela. De quoi vais-je vous occuper ? Je serai grondé pour m'être écarté de mon rôle, auquel je m'empresse de revenir en résumant la chronique mondaine de notre société canadienne française.

Le Carnaval a été brillamment ouvert par un At Home le 27 Décembre chez M<sup>me</sup> Thibaudeau, et le 3 janvier par un grand bal, donné également sous le toit de l'aimable sénateur, pour le début de M<sup>lle</sup> Thibaudeau. La phalange des jeunes filles qui s'augmenta ce jour-là d'une gracieuse recrue perdit le 9 janvier un membre important dans la

personne de M<sup>lle</sup> Rodier qu'on mariait à M. Alfred Thibaudeau ; la famille nous devait une compensation. Les heureux époux sont allés habiter quelque temps un pays de rêve dont le nom poétique n'est pas menteur. C'est dans une ville de la " Floride," embaumée par la royale végétation des tropiques et embellie par le concours de l'art avec une nature magnifique, qu'ils verront se lever le premier quartier de la lune de miel. Nos souhaits les accompagnent.

On a célébré le 30 du mois dernier le mariage de la fille d'un autre sénateur, l'honorable M. Tassé, avec le vicomte de Beaujeu. Puisse le carnaval préparer encore plusieurs de ces événements heureux.

Lady Lacoste, qui a repris ses réceptions toujours si courues du dimanche, conviait encore le 27 janvier, à une réunion de 4 à 7 hrs., la gaie jeunesse. M<sup>me</sup> Mathieu voit tous les dimanches soirs son salon s'emplier d'amis, appréciateurs de sa cordiale hospitalité. Les soirées du mardi chez M<sup>me</sup> de Martigny rue Sherbrooke ramènent chaque semaine à leurs affables hôtesse une société nombreuse et choisie.

M<sup>me</sup> Loranger, après le beau bal offert aux jeunes, a reçu dans une réunion plus intime les *gens sages*, pour lesquels le plaisir de la danse a perdu de ses charmes.

L'honorable Ministre de l'Agriculture et M<sup>me</sup> Beaubien ont reçu à dîner, dans leur vaste résidence d'Outremont, tout le gouvernement et un grand nombre de notabilités politiques avec leurs familles.

Pour le début de leur fille, M. et M<sup>me</sup> Lanctôt de la rue Dubord ont donné une très belle fête.

M<sup>me</sup> A. Barsalou a rouvert son salon le 23 janvier pour une grande partie de " progressive euchre," à laquelle on remarqua l'entrain et la gaieté qui sont les résultats de la sollicitude et de l'exquise politesse des hôtes pour leurs invités.

Quand j'aurai mentionné de charmantes réunions chez M<sup>me</sup> A. Merrill rue Ste. Famille, et la soirée de vendredi dernier chez M<sup>me</sup> Robidoux, vous me pardonneriez mes omissions et me permettez d'aller endosser mon habit pour courir à une petite fête où j'espère bien flirter avec quelques-unes de vous, charmantes lectrices.

*Muscadin.*

## Locutions Vicieuses

*Dalle* est une tablette de pierre dure pour paver les trottoirs, les églises, etc. *Dalot*, un canal pour faire égoutter l'eau d'un navire. Ce qu'on appelle à tort une *dalle* pour désigner le petit canal qui égoutte un toit est une *gouttière*.

∞ On dit bien les *Quatre-Temps*, mais non les *Avents*. *Avent* : temps destiné par l'église à se

préparer à la fête de Noël est toujours au singulier.

∞ *Tomber en amour* est une expression à la fois impropre et triviale qu'une jeune fille bien élevée doit s'abstenir de prononcer. *Tomber amoureux* de quelqu'un est admis. Ne pas confondre avec la première formule.

## Savoir Vivre.

### LES DINERS.

#### LE MENU.

A Paris, le menu est plutôt délicat et varié qu'abondant : dans quelques provinces, à la campagne, c'est le contraire, mais tout dépend des ressources des lieux, le plus souvent.

Le poisson est, pour ainsi dire, de rigueur dans un dîner un peu cérémonieux, depuis les Romains, les habitants des ondes étant en faveur sur les tables recherchés.

“ Le poisson, dit Montaigne, a toujours eu ce privilège que les grands se meslent de le savoir apprêter.” S'il est de belle taille, on le sert sur un plat, dont les bords sont couverts des fleurs de la saison ; il est accompagné de deux sauces différentes. “ C'est la sauce qui fait le poisson.”

Tel qui adore le brochet sauce hollandaise ne peut le souffrir à la sauce blanche, et *vice versa*.

Les entrées sont composées à l'aide de viandes de boucherie, de volailles ou de gibier à plumes et à poil. Le rôti, comme le poisson, est, autant que possible, de belles dimensions. Les légumes doivent être ceux de la saison : en hiver, des cardons, des épinards, voire des choux de Bruxelles, des céleris, etc.

Les entremets sucrés sont confectionnés avec le plus grand soin, même les plus simples d'entre eux, qui ont leur valeur, s'ils sont très fins et très délicats. Le dessert est abondant, si faire se peut ; les fruits sont très mûrs et sans tache, les compotes sans défaut. Les bonbons et les gâteaux seront parfaits ou brilleront... pas leur absence.

*N. B.*—Les hors-d'œuvre sont proscrits des dîners, on ne les retrouve qu'au déjeuner, et, là, ils regagnent le terrain perdu le soir.

Voici l'ordre dans lequel se servent les plats :

Le ou les relevés : le poisson d'abord ; s'il y a un autre relevé, filet de bœuf par exemple (ou simple pièce de bœuf), il ne vient qu'en second lieu. Les entrées après ; deux pour un relevé, quatre pour deux relevés. Elles se composent de ragoûts, tels que des poulardes à la financière, des salmis de perdreaux, des ris de veau piqués sur une litière de chicorée, un lièvre en civet, etc., etc. Puis les rôtis, — car on en sert jusqu'à trois, mais un seul suffit ; gelinottes de Russie, écrevisses à la bordelaise, jambon d'York à la gelée, ou un simple poulet, bien blanc, bien tendre. — La salade. — Les légumes, un ou deux. Les entremets sucrés, deux ou quatre, ou un seul. — Les glaces (elles ne sont pas indispensables). Le dessert : on offre d'abord les fruits crus, puis les compotes, les confitures ; viennent après les gâteaux, les bonbons et les fruits confits.

Les vins sont présentés dans l'ordre suivant : après le potage le vin de Madère, ou le vin du Cap, ou le vin de Sicile, — ou le vin ordinaire. Pendant le premier service, les deuxièmes crus de Bordeaux ou de Bourgogne, — ou continuation du vin ordinaire.

Avant le rôti, les vins Château-Yquem ou du Rhin. (Nullement obligatoire.) Pendant le second service, les grands crus de Bordeaux ou de Bourgogne, ou du vin un peu supérieur à l'ordinaire.

Avec les entremets sucrés le vin de Xérès ; pendant le dessert les vins Muscat, d'Alicante (blanc), de Malvoisie, de Constance, de Tokay, etc., — ou de Grenache, de Banyuls, etc.

Dans bien des maisons, les vins de Champagne secs et doux sont présentés dès le début du dîner

frappés ou non frappés, — quelques personnes ayant l'habitude d'arroser tout leur repas de ce vin pétillant.

Ajoutons bien vite, — mais il fallait donner des renseignements pour tous les goûts et pour tout le monde, — que, dans les maisons où l'on a de véritables traditions gastronomiques, les vins sont parfaits, — mais non variés à l'infini. Vin du Cap, deux sortes de vin de Bordeaux et deux sortes de vins de Bourgogne (plus d'un convive ne supportant que l'un ou l'autre), du vin de Chypre, et, à la fin, le dessert presque terminé, du vin doux de Champagne, cette étincelante boisson du vieux sol gaulois semblant indispensable pour bien terminer un dîner français.

#### LE COUVERT.

Le service de table est très luxueux aujourd'hui, mais il est entendu que, sur ce point comme sur bien d'autres, on se base sur ses ressources et non sur la mode. Toutefois, il est une élégance à la portée de tous, un luxe indispensable : c'est la blancheur immaculée du linge, la netteté exquise des cristaux et de tous les ustensiles qui servent à manger. C'est encore la bonne ordonnance du menu, si simple qu'il soit, et la disposition symétrique du couvert. Il est rare qu'on ne possède pas quelques fleurs, un peu de verdure ; on en ornera la table la plus modeste, pour charmer l'œil du convive. Il est essentiel encore que les invités aient tous les coudées franches, au sens littéral du mot ; la table sera suffisamment longue, aussi large que possible également, afin qu'on puisse y disposer, en bel ordre, sans presse ni confusion, tout ce qui compose le service.

L'assiette réservée à chaque convive se place entre la fourchette (à gauche) et la cuiller et le couteau (à droite), ce dernier appuyé sur un porte-couteau en cristal ou porcelaine. Elle est précédée de cinq verres (ou de deux) : un grand pour y mélanger le vin ordinaire à l'eau (ou le boire pur), un second de dimensions spéciales pour le vin de Madère, le troisième pour le vin de Bourgogne, le quatrième pour le vin de Bordeaux, le cinquième flûte ou coupe, pour le vin de Champagne, — en, bien des maisons, la flûte prévaut. Pour les vins de Grèce, de Sicile, d'Espagne qu'on boit au dessert il faut un tout petit verre en cristal décoré ; le

vin du Rhin *exige* un verre de la couleur verte de ce fleuve.

Le bord de la table, où se trouvent disposés assiettes et verres, est seul parfois dégagé de fleurs. La nappe disparaît sous les roses serrées, d'où émergent les candélabres à branches nombreuses, cet éclairage (nullement obligatoire) ayant détrôné la lampe suspendue. Dans les maisons luxueuses, si l'on se contente d'un surtout fleuri, le linge est très beau, quasi précieux. A une Saint-Hubert, la nappe et les serviettes, brodées en couleurs, représentent une chasse ; le surtout est garni de houx aux baies rouges. A un dîner de noces, des cordons de fleurs d'oranger, sur la nappe, damasée d'amours et de roses.

La soupière ne paraît pas. Le potage est servi dans chaque assiette avant l'entrée des convives dans la salle du repas. Si le menu comprend deux potages, les assiettes sont vides, et les serveurs les remplissent après avoir demandé le goût de chaque convive. La serviette, pliée avec goût, gonflée par le petit pain, est placée à côté de l'assiette remplie de potage. Devant chaque convive, le menu, proprement écrit sur une carte Bristol, — ou très élégant, très artistique (on l'emporte pour composer des collections). Au dos de la carte, le nom du convive ; c'est ce dos qui est tourné vers l'assiette.

Dès qu'on est assis, on fait faire volte-face au menu. (Si on oubliait cette cérémonie, il n'y aurait là aucune inconvenance.) Entre chaque convive, une petite salière avec pelle à sel, et une carafe, vin et eau alternés. La carafe à vin est à portée du convive masculin, qui a la charge de servir la dame qu'il a *menée* à table. Il lui offre toujours de l'eau, une femme ne prenant jamais, sauf au dessert, que du vin *trempé*. Les vins fins ne paraissent pas sur la table, ils sont couchés dans un panier, sous une jolie couverture qui dissimule la bouteille à l'aspect déplaisant et poussièreux, et les domestiques les présentent à chaque convive en les nommant.

Quand on est abondamment pourvu d'argenterie, on change la fourchette et le couteau après chaque mets, comme on fait pour l'assiette. Mais cette étiquette n'est de rigueur absolue qu'après le poisson.



Si on a un maître d'hôtel, il découpe toutes les pièces, et les fait passer aux convives par les serveurs sous ses ordres. Dans ce cas, les plats (poisson, rôtis, disposés avec art) sont apportés sur la table, devant la maîtresse de la maison, pour être exposés, en leur entier, à la vue des invités. Ils sont enlevés après une minute d'exhibition et dépécés sur une crédence. Si le maître de la maison découpe, il remet le plat au domestique qui le passe à chaque convive.

A l'entremets sucré, on apporte aux invités une assiette moins large, supportant un couvert mignon et deux couteaux : un à lame d'acier, l'autre à lame d'argent (pour les fruits). La table a été débarrassée des salières, des bouts de table ; les domestiques ont fait tomber (à l'aide d'une brosse élégante) toutes les miettes de pain, qui se recueillent dans un ustensile spécial. Un autre petit pain a été offert aux invités en même temps que l'assiette à dessert. Le fromage ne figure jamais sur la table. Le domestique le présente à chacun. En revanche, tous les plats du dessert sont admis se faisant pendant, dès le début du dîner.

#### ENCORE LA LOI DE LA TABLE.

Les maîtres du logis ne font aucune réflexion sur la qualité des vins et des plats. Ils ont mis tout en œuvre pour obtenir des mets et des vins parfaits, le cas ne doit pas se présenter d'avoir à s'excuser auprès des convives ; vanter son dîner serait encore plus ridicule et moins délicat. Si on a pris les soins nécessaires avant, tout se passe sans encombre pendant, et l'on jouit silencieusement de son succès.

Nous avons dit que lorsqu'on a des invités, on ne vante jamais aucun des plats qui paraissent sur la table, ni les vins, fussent-ils les plus précieux du monde. Si on sert des primeurs, un monstre marin, des raisins de Perse ou des fruits exotiques, on se garde bien de dire à ses convives : " Ces fraises me coûtent telle somme ; j'ai payé cet esturgeon les yeux de la tête," etc.

D'autre part, si le dîner n'est pas réussi, si les plats sont manqués, les invités *ne doivent pas s'en apercevoir*. On mange bravement de ce qui est offert, comme si c'était très bon ; c'est un si petit effort à faire pour ne pas ajouter à la confusion des maîtres du logis. En Angleterre, on raconte encore avec admiration qu'un grand seigneur fran-

çais de l'autre siècle, habitué à une chaire exquise, dînant à la table d'un bourgeois de Londres, avala sans sourciller et déclara excellent un affreux breuvage qu'on lui avait présenté comme un vin rare, le domestique ayant pris une bouteille pharmaceutique pour le flacon de nectar. Par contre, la cour d'Autriche n'est pas près d'oublier les incartades de Guillaume II à la table de François-Joseph. Ainsi, trouvant le menu écrit en français, il l'a retourné sans vouloir le lire. Le même soir, l'archiduchesse Stéphanie, offrant le café dans le salon de famille : " Avec du lait, lui a dit l'empereur allemand ; le café noir, c'est bon pour les peuples latins. Les races supérieures se gardent de la nervosité." Or, l'archiduchesse Stéphanie, fille du roi des Belges, est de race latine. On dit que l'impératrice Elisabeth frémissait d'impatience, et qu'elle n'est pas disposée à retirer l'épithète de butor qu'elle a infligée, il y a quelque temps, à Guillaume II, en parlant de lui.

Il y a aussi des invités qui ont l'air de manger du *bout des dents*, comme si le repas qu'on leur fait faire était trop grossier pour leurs habitudes de délicatesse. Il s'agit souvent de mets ordinaires, mais excellents, que tout le monde a mangés, que tout le monde mange, les milliardaires eux-mêmes se faisant bien servir parfois un simple gigot rôti et lui trouvant du mérite après des ortolans.

D'autres disent d'un air complaisant : — " Mais si, c'est très bon," répondant à une remarque de la maîtresse de la maison qui offre un gâteau de sa fabrication, avec la crainte qu'on ne le trouve pas très fin. Mais un quart d'heure après, l'invitée reparlera de la pièce de pâtisserie, racontera qu'elle la demande parfois à sa cuisinière, que celle-ci la réussit en perfection ; que c'est exquis, que c'est d'une finesse, etc. Ce discours est une critique, il établit une comparaison désavantageuse à l'égard du gâteau servi. C'est sot ou méchant. Il est facile de se taire en ces occasions, quoi qu'on pense.

J'aime peut-être mieux ceux qui font une remarque désobligeante tout crûment : " Mon vin vaut mieux que le vôtre." " Votre café n'est pas très odorant, le mien est bien supérieur. Il est vrai que je le paye six francs la livre." Mais je n'engagerai personne à imiter cette franchise un peu brutale.

## Le Loup déguisé

Le neveu de Napoléon I, fils de la reine Hortense de Beauharnais et de Louis Bonaparte, roi éphémère de Hollande, fut élevé dans l'idée de reprendre le trône de France qu'avait occupé si glorieusement le grand capitaine dont il se prétendait l'héritier. Il commença par se faire élire député à la Chambre Française, et devint par la suite Président de la République. C'est alors, le 2 décembre 1851, qu'abusant de la confiance de la nation, il fit le coup d'état qui replaçait sur sa tête la couronne impériale brisée en 1815. C'est pourquoi les républicains appellent Napoléon III "le parjure du 2 décembre". Jules Simon, qui a été son collègue au parlement, nous donne les détails suivants sur les allures du *citoyen prétendant* en 1848 :

" Il n'y a pas beaucoup d'entre nous, mes chers concitoyens, qui aient été collègues d'un empereur — ou disons d'un futur empereur, pour ne rien exagérer. Les membres survivants de l'Assemblée de 1848 ont eu cette joie ; et moi plus que plusieurs autres, car je faisais partie, comme le prince Louis-Napoléon, de ce que l'on appelait le comité des travailleurs ; pour comble de chance, je me trouvais assis à sa gauche, coude à coude avec lui. Nous étions très séparés dans la salle de l'Assemblée, car il siégeait au beau milieu de la montagne, et moi, tout au fond de la plaine, entre François Arago et Hippolyte Carnot, vis-à-vis de la tribune aux harangues. Mais, comme je vous le disais tout à l'heure, dans le comité des travailleurs, c'est-à-dire dans le comité où l'on s'occupait de toutes les questions ouvrières, nous siégeons l'un à côté de l'autre.

Je n'en étais pas beaucoup plus avancé. Sa future majesté était absolument muette. Il était fort exact, se rendait immédiatement à sa place, sans flâner à droite ou à gauche comme la plupart de nous, saluait le premier, et très poliment ses voisins quand ils étaient là, et tout aussitôt, mettant sa tête dans ses mains, ou l'appuyant sur le dossier de sa chaise, il devenait immobile jusqu'à la fin de la séance. Signe particulier et très caractéristique : il ne dessinait aucun bonhomme et ne faisait pas de cocottes. Il avait l'air d'écouter attentivement ce qu'on disait. J'ai pensé depuis qu'il était plutôt absorbé par la préparation de

son règne. On sait qu'il en était préoccupé depuis son enfance.

Philippe Le Bas, qui avait été son précepteur, m'a conté qu'il se fit longtemps attendre chez sa mère, la reine Hortense, un jour qu'il y avait des hôtes illustres. La reine, très forte sur l'étiquette, ne se serait pas permis de déplier sa serviette tant que le " prince ", encore presque adolescent, n'était pas là. Il arriva enfin, salua avec sa courtoisie ordinaire, et, s'adressant à sa mère pour s'excuser : " Je tenais, dit-il, à terminer l'article 12 de la Constitution".

Au comité, il avait toujours les yeux fixés sur celui qui avait la parole ; quand, par grand hasard, il ne le connaissait pas, il lui arrivait de me dire, en s'inclinant : " Qui est-ce ? " Je répondais par un seul nom ; c'était le genre de réponse qu'il aimait le mieux ; si j'ajoutais quelques mots d'explication ou d'appréciation, il écoutait d'un air très attentif et ne répondait rien.

Je me souviens pourtant qu'ayant eu un rhume à cette époque, je le vis deux ou trois fois fermer la fenêtre qui était derrière nous. Je lui demandai si l'air le gênait : " C'est pour vous, " me dit-il. Et un instant après : " Vous êtes chauve, ce qui vous dispose aux rhumes de cerveau. On m'a conseillé pour me guérir de la calvitie, de me laver la tête tous les matins avec du thé un peu fort. Je m'en trouve bien. " Je ne manquai pas, à mon tour, de recourir au remède, et je me lavai la tête tous les matins avec du thé, jusqu'au 2 Décembre. Mais à partir de ce moment-là, l'indignation ne me permit pas de continuer. D'ailleurs, la maladie avait fait de tels progrès que je n'avais plus rien à conserver.

Vous voulez savoir comment on l'appelait. Les uns disaient : citoyen ; d'autres : monsieur. Je disais : monseigneur. Je donne toujours à mes interlocuteurs le titre qu'il leur plaît de recevoir.

Ce n'était pas l'usage de Victor Hugo. Un jour qu'il avait à dîner l'empereur du Brésil : — Comment l'appellerai-je ? me disait-il. Sire est écarté. Monseigneur également. Monsieur serait peut-être impoli. Je dirai prince. — Prince ou seigneur, lui répondis-je. Vous serez dans la pure tradition de Racine :

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,  
Seigneur, vous appelaï de ce doux nom de père.

Le prince Louis, en arrivant à la séance publique, prenait dans son tiroir une immense lorgnette de spectacle et ne cessait de s'en servir pour lorgner les femmes dans les tribunes. Dieu sait qu'elles le lui rendaient avec une louable assiduité. Il avait des gants lilas, qu'il n'ôtait jamais. Nous prenions note de tous ces petits détails. Il monta deux fois à la tribune et dit chaque fois deux mots, ce qui fit quatre mots en tout, pour une demi-année.

Nous fûmes très empressés à tout remarquer :

le timbre de sa voix, qui était un ténor grave, son accent tudesque, et sa démarche appropriée à son accent. Nous savions tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait. Il avait tenu à recevoir la visite de M. Véron. Il avait dit, en montrant la statue qui surmonte la colonne Vendôme : "Voilà mon grand électeur."

Nous savions aussi tout ce qu'il méditait ; et par exemple, il méditait d'avaloir la France comme une boulette. Il n'eut pas à se plaindre de nous, car nous ne fîmes rien pour l'en empêcher.

*Jules Simon.*

## HYGIENE

### POUDRES, DENTIFRICES, ELIXIRS

Si vous voulez employer à tout prix des poudres et des élixirs, soyez très circonspect dans le choix que vous en ferez. Je vous conseillerai même de les apprêter à la maison, pour être bien certain qu'ils ne contiennent ni crème de tartre, ni terre sigillée, ni sels calcaires, toutes substances qui seraient fatales à l'émail de la dent et nuiraient à la pureté de l'haleine.

Voici quelques recettes dont je garantis l'excellence, pour préparer facilement des poudres et des élixirs dentifrices. (Elles sont dues à des médecins et à des pharmaciens.)

10 Carbonate de chaux précipitée . 200 grammes  
Poudre de bol d'Arménie . . . . . 200 —  
— de magnésie . . . . . 50 —  
— de racine de pyrèthre . . . . . 25 —  
— de girofle . . . . . 25 —  
— bi-carbonate de soude . . . . . 20 —  
Essence de menthe anglaise . . . . . 5 —  
Mélangez le tout exactement.

20 Poudre de quinquina . . . . . 10 grammes  
Tannin . . . . . 10 —  
Charbon de bois . . . . . 10 —

Porphyriser dans le mortier. Conservez dans une boîte en porcelaine ou en bois.

30 Phosphate de chaux sec. 60 gr.  
Poudre d'iris . . . . . 30 —  
Myrrhe pulvérisée. . . . . 1 — 50 cent

Mélangez, puis ajoutez :

Solution de cocaïne. . . . . 0 gr. 08 cent.  
Huile d'eucalyptus. . . . . 12 gouttes.

Triturez bien ensemble, mélangez, tamisez.

Cette poudre est très bonne pour les dents malades et les gencives spongieuses.

40 Chaux précipitée, comme base.

Ajoutez :

Saponis pulvérisé . . . . . 4 grammes  
Huile d'eucalyptus. . . . . 4 —  
Acide carbonique . . . . . 4 —

Voici une mixture recommandée par un bon dentiste, et qu'il préfère à l'eau de Botot :

Thymol . . . . . 0 gr. 20 cent.  
Acide benzoïque. . . . . 2 — 50 —  
Teinture d'eucalyptus . . . . . 3 —  
Eau . . . . . 350 —

Agitez la bouteille.

On se rince la bouche avec cette eau, en se mettant au lit. C'est pendant la nuit que la bouche et les dents ont le plus à souffrir de la fermentation et de la putréfaction qui se produisent plus librement pendant le sommeil. Grâce au lavage indiqué, les dents cariées, débarrassées de ce qu'elles contiennent dans leurs cavités, ne peuvent plus devenir foyer de destruction et de douleur. La cause existante se trouve éliminée, est rendue inerte.

Pour la saison d'été, le plus délicieux, le meilleur des dentifrices, c'est... la fraise. Elle nettoie parfaitement les dents. On l'écrase sur sa brosse, on se frotte les dents, on rince à l'eau tiède.

Une infusion de pétales d'œillet procure le plus parfait des élixirs, pendant l'été également. L'œillet est antiseptique.

Je vous recommande de manger un petit morceau de croûte de pain à la fin de chaque repas (en famille), après les desserts.

#### LE TARTRE.

En dépit des lavages et des dentifrices, le tartre se dépose sur les dents les plus propres, à de rares exceptions près. Les goutteux, les rhumatisants voient le tartre se former sur leurs dents, en certaine abondance et malgré tous les soins.

Pour les autres tempéraments, un brossage énergique prévient toujours un peu l'apparition du tartre,—le retarde, le détruit parfois.

On ordonne l'alun contre le tartre. Prenez-en légèrement sur votre brosse très peu humectée, et frictionnez-vous les dents chaque matin, pendant deux ou trois jours de suite. Après l'opération, rincez-vous la bouche à l'eau miellée, pour corriger l'astringence de l'alun.

Mais il est souvent nécessaire d'avoir recours à des moyens plus énergiques pour détruire le mal. Le docteur Magitot, dont le nom est célèbre dans les fastes de l'art dentaire, n'hésite pas à employer le fer pour enlever le tartre redoutable. Une fois que le patient est entre ses mains, il n'y a pas à résister ; il ne vous lâche qu'après être venu à bout de la concrétion pierreuse qui s'est formée sur les dents.

On a parfois la bouche pleine de sang, on voudrait arrêter le praticien, mais il ne vous laisse aller qu'après vous avoir délivré de cette cause première de la destruction des dents.

Le traitement subséquent consiste en fort peu de chose. Il n'y a plus qu'à sucer des pastilles au chlorate de potasse, mais des pastilles où la substance préservatrice ne fasse pas défaut... ce qui est si souvent le cas.

Quant au noir des dents, il est peut-être dangereux de l'enlever à l'aide de l'acide chlorhydrique. Beaucoup de dentistes consciencieux refusent de

faire cette opération. On pourrait essayer le sel contre cette déplaisante végétation qui envahit les dents humaines, si cet inconvénient rendait trop malheureuse la personne qui s'en trouverait affligée.

A propos du sel, disons en quelle occasion il peut encore être d'un grand secours, au sujet des dents : Si, après l'extraction d'une dent, la bouche est remplie de sel et d'eau, on n'aura pas d'hémorrhagie à craindre.

#### DENTS DES ENFANTS.

Il faut s'occuper des dents des bébés, aussitôt que la première dentition *commence*. Quel moment pénible, douloureux pour les pauvres petits enfants... et pour la mère qui redoute des accidents parfois mortels.

On facilitera l'éruption des premières et mignonnes quenottes, en frottant les gencives du pauvre bébé avec du miel de Narbonne. De limiment attendrit les chairs (en même temps qu'absorbé par l'estomac, il rafraîchit l'intestin), et les dents sortent sans occasionner ces souffrances qui amènent quelquefois les convulsions... la mort. La croûte de pain, la racine de guimauve, le hochet, inventés par les nourrices, sont très utiles, activent la dentition.

L'importance de l'attention à accorder aux dents des enfants s'explique aux moins intelligents. Elle a un double but : prévenir des douleurs atroces dans le présent, et qu'ils sont trop faibles pour supporter ; leur assurer, pour l'avenir, une denture saine et belle.

A la seconde dentition, il y a souvent à combattre chez l'enfant des influences délétères. On a plus ou moins de mauvaises chances pour la formation de la carie, du tartre ; il faut y prendre garde, demander conseil, ne pas négliger les précautions qui peuvent enrayer l'action du mal.

Une vraie mère veillera également à la pousse régulière des dents. Les dentistes peuvent corriger, par des soins immédiats, toute difformité dentaire en train de se produire.

---

MELLE GALIMARD, INSTITUTRICE FRANÇAISE, diplômée de l'Académie de Paris, donne des leçons de français, d'anglais, de musique, de solfège, etc., chez elle, 379 rue St. Hubert, et à domicile.

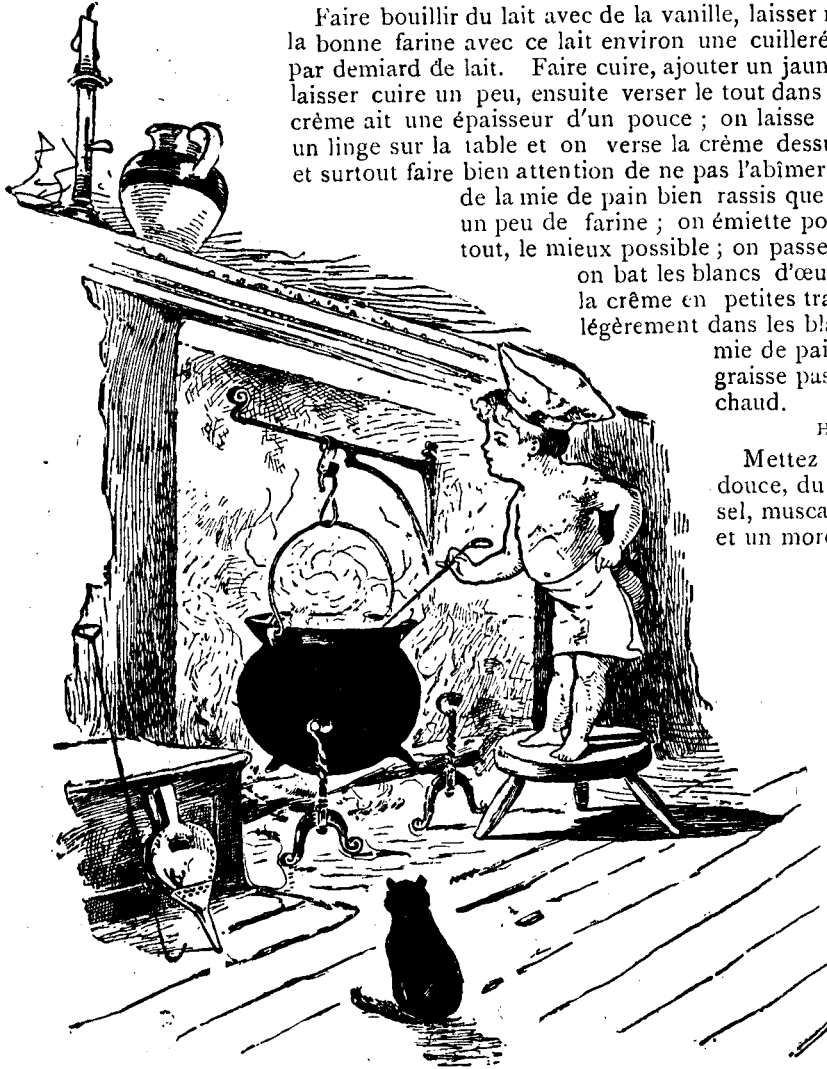
## CUISINE

### CRÈME FRITE, ENTREMETS.

Faire bouillir du lait avec de la vanille, laisser refroidir, ensuite délayer de la bonne farine avec ce lait environ une cuillerée à bouche pas trop pleine par demiard de lait. Faire cuire, ajouter un jaune d'œuf par tasse de lait, et laisser cuire un peu, ensuite verser le tout dans un plat, de manière que la crème ait une épaisseur d'un pouce ; on laisse refroidir ; ensuite on étend un linge sur la table et on verse la crème dessus qui doit être très ferme, et surtout faire bien attention de ne pas l'abimer en la renversant ; on prend de la mie de pain bien rassis que l'on met dans un linge avec un peu de farine ; on émiette pour pulvériser et mélanger le tout, le mieux possible ; on passe dans une passoire ; ensuite on bat les blancs d'œufs en demi-neige ; on coupe la crème en petites tranches longues, on la roule légèrement dans les blancs d'œufs, ensuite dans la mie de pain ; on fait frire dans de la graisse pas trop bouillante, et on sert chaud.

### HOMARD AU CITRON.

Mettez dans un peu de crème douce, du poivre rouge, poivre blanc, sel, muscade, le zeste d'un citron râpé, et un morceau de beurre. Delayez un peu de "corn starch" dans du lait froid. Faites bouillir le homard dans assez de lait pour le couvrir (un bouillon suffit). Quand le homard a bouilli, retirez-le et placez-le dans le plat sur lequel vous devez le servir. Laissez le lait sur un feu modéré, et ajoutez-y la crème, etc., puis le corn starch, et tournez légèrement afin de le faire prendre avec le lait. Quand le tout est bien mêlé, jetez sur le homard, et servez chaud.



### UN MOYEN DE PROLONGER LA DURÉE DES FLEURS COUPÉES.

Dans les fêtes, bals, festins, etc., la mode est aux fleurs naturelles ; dans les cheveux, sur les corsages, aux boutonnières, sur les consoles s'épanouissent les charmantes mais délicates filles de Flore, aux riches coloris.

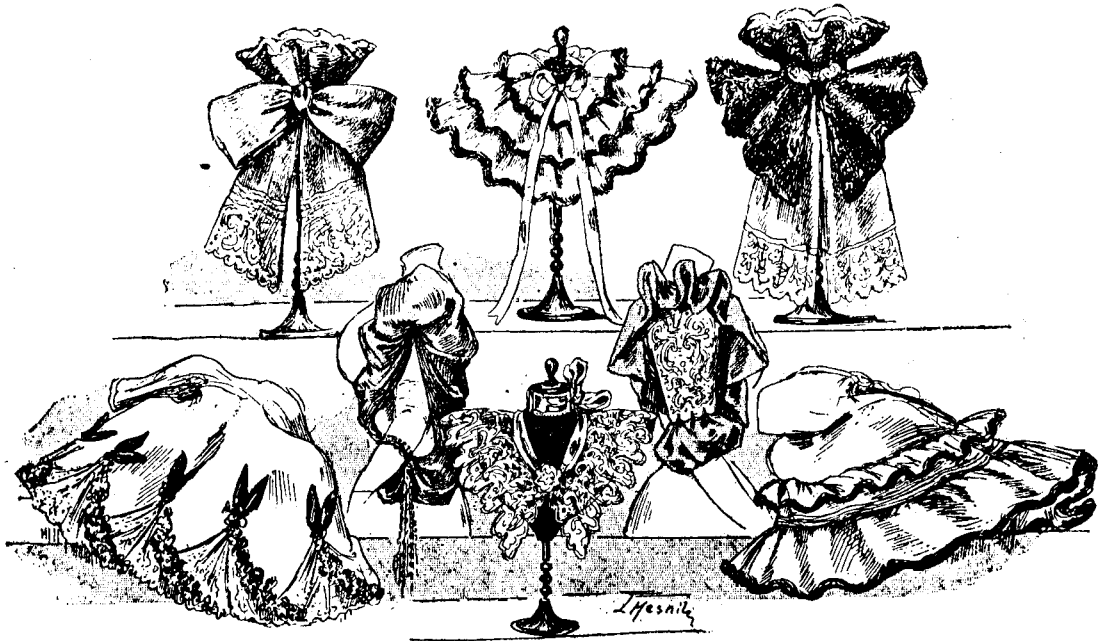
Mais les fragiles corolles, les grêles et tendres pétales ne résistent point longtemps à l'atmosphère viciée par la chaleur et la poussière. Voici un moyen de prolonger de quelques heures la durée des fleurettes. On choisit une branche de fleur pas trop éclosée, en évitant toutefois de la couper trop longue. Pendant dix minutes, on met tremper environ deux centimètres de la tige dans l'esprit de vin (alcool rectifié), on la retire, et aussitôt on la trempe dans de la gomme arabique liquide, puis on laisse sécher.

Le *Bulletin de la Société d'Agriculture* de la Haute-Marne, auquel nous empruntons cette recette, nous dit à ce sujet que le *lilas blanc*, cette fleur si vite flétrie, peut, sans inconvénient, se conserver frais toute une soirée.

Les *bégonias tubéreux* à très grandes fleurs, traités par ce procédé, peuvent durer cinq jours sur une table dans une chambre.

Les *fleurs de chrysanthèmes*, soumises à ce traitement, se conservent fraîches pendant trois semaines.

## La Mode.



Comme corsage, toutes les fantaisies imaginables : du plus simple au plus original ; mais des revers et des collets en masse. Ces garnitures auront un succès d'autant plus grand que c'est très seyant et très confortable pour les frileuses. Ces collets qu'on adapte à tout seront un preventif pour les rhumes qui accompagnent l'hiver. Et ces boléros, zouaves, figaros, que l'on porte tant ; on s'ingénie à les rendre coquets et confortables pour l'hiver. on les double d'une flanelle, d'une ouatine au besoin ; on les laisse ouverts, ou on les fait croisés et boutonnés, absolument ajustés comme un corsage, et s'arrêtant courts à la taille, genre Robespierre ; c'est même très nouveau en ce moment. Les plus coquettes s'en font en fourrure, ou plus simplement doublés de fourrure. Tout en astrakan c'est bien joli, avec un grand revers châle ; mais en belle vigogne, en velours même doublé de petit gris, de martre, de castor, c'est bien douillet et bien chaud. J'ai vu tout dernièrement une toilette dans ce genre, très simple et fort réussie, car elle seyait à ravir à celle qui la portait. Jupelocloche en sorte de drap anglais bleu marine, ornée de 4 rouleautés d'astrakan, deux à hauteur de

grand ourlet et deux au dessus du genou. Le corsage, rentré dans la jupe, était accompagné d'un boléro d'astrakan moulé comme la main dans le gant, et s'ouvrant sur un bouffant de satin maïs. Ceinture ronde de même, se soupçonnant seulement sous le boléro en arrière. Toque drapée en velours noir bordée d'astrakan avec oreilles et petite tête de bête sur le côté. L'ensemble avait bonne mine certainement.

Nous disons que la mode s'occupe beaucoup, cette saison, de détails de toilettes ; aussi, pour appuyer notre dire, avons-nous fait dessiner une collection de mignonnes coquetteries, empruntées à une grande maison.

Tout d'abord, un col en peau de soie émeraude, formant de gros tuyaux doublés de satin blanc ; sur le devant, un large nœud, dont les pans sont garnis d'une belle dentelle.

Le collet qui suit est un modèle fort en vogue cette saison pour accompagner les robes de bal. On les fait en moire ou en satin blanc ou de couleur, et rien n'est plus coquet pour entrer dans une loge à l'Opéra ou dans une salle de bal.

Notre modèle est fait de trois grands rubans de



satin blanc soulignés par un petit dépassant de martre. Tout cela est cousu sur un empiècement et badine à outrance. Deux liens en ruban de satin servent à nouer le vêtement.

Une très jolie fantaisie que ce collet de caracul montant en col François Ier jusqu'au-dessus des oreilles ; dans l'écartement du collet, deux pans de velours parchemin bordés de dentelle de Bruges.

Deux garnitures de robes sont bien à leur place au milieu de ces élégances.

D'abord, une robe en ondine crème ; dans le bas, un volant de dentelle très originalement monté, et dont les mouvements sont marqués par un cardon de petites pensées sauvages, en velours, avec,

dans le haut, des oreilles de lièvre en velours "pensée."

L'autre est en satin rose, un rose argenté, frais, délicat, une merveille ; deux volants de même satin, taillés en biais, sont bordés d'un petit dépassant de martre, contrastant de façon charmante avec le ton léger du satin.

Deux manches sont aussi très intéressantes.

Enfin, pour finir, un col pour robe décolletée, en belle guipure d'art, monté autour d'un drapé de velours turquoise. Au cou, un même drapé passé dans une large boucle de strass avec nœud près de l'oreille gauche.

Robe de crêpe de Chine gris. La jupe tombe courte, garnie d'un petit ruché, sur un jupon de velours émeraude, garni d'une grosse dentelle d'Irlande. Le corsage est complètement plissé ; il est garni d'un empiècement de velours émeraude sur lequel se pose une guipure d'Irlande laissant à découvert une robe de réception, en moire rose toute zébrée de fines paillettes d'or. Guimpe et bouffants de manche en mousseline de soie brodée de paillettes.

Comme garniture, une bande de velours noir brodé de jais qui fait le tour du corselet et tombe en quille sur le côté gauche. Une dentelle blanche garnit l'intérieur de la quille. A l'emmanchure, un jockey de moire voilé de mousseline pailletée. Au cou, des perles magnifiques, et un bouquet sur le côté (fig. 1).

### Ce qu'on dit de la Femme

Voici l'opinion du célèbre prédicateur américain, le Rev. F. de Witt Talmage, sur le suffrage féminin :

" Les meilleurs droits dont la femme peut être gratifiée, elle les possède actuellement.

Loin de s'apitoyer sur sa position sociale en ce pays, on ne peut faire autrement que de la trouver digne de félicitations. La grandeur et le pouvoir de son influence ne se calculent pas ; elle occupe aujourd'hui un trône si élevé, que tous les trônes de la terre superposés ne feraient pas un tabouret

pour ses pieds. Voilà de quelle hauteur elle domine. Loin, loin au-dessous d'elle sont et la boîte du scrutin et les assemblées législatives."

∞ Je cueille dans un grand journal américain ces réflexions d'un auteur hanté par le *problème féminin* : " Schopenhauer estimait son chien favori plus haut que la moyenne des femmes, à l'endroit desquelles il professait des vues tout-à-fait asiatiques. Il ne les croyait bonnes qu'à mettre des enfants au monde ; selon lui, la fausse position que

la fille d'Eve occupe dans la chrétienté en Occident contribue largement à la fiévreuse agitation, aux désordres de la civilisation."

L'opinion du Comte Tolstoï sur le même sujet ne diffère pas beaucoup de la précédente. L'amour du roi de la création pour la femme, est d'après lui et selon l'expression du colonel Ingersoll, une sorte de "brillante dégradation".

M<sup>me</sup> Amélia Barr, dans la *North American Review*, se pose à elle-même cette question : — "Si une bonne et intelligente femme qui mourut il y a cinquante ans pouvait revenir en ce monde, qu'est-ce qui, dans notre vie, l'étonnerait davantage ? Serait-ce les miracles accomplis par la vapeur, l'électricité et la science, la tyrannie des classes ouvrières ou le despotisme des serviteurs ? Non, ce serait l'extraordinaire développement de notre sexe."

∞ L'Empereur d'Allemagne, à ce qu'on prétend, est l'homme le mieux mis de son temps. Il soigne méticuleusement tous les détails de sa toilette. L'honneur de cette élégance universellement citée revient à sa femme, qui veille avec une assiduité que nul valet ne peut surpasser sur la garde-robe impériale. La souveraine ne se fie qu'à elle-même pour le soin du linge de son mari, et préfère recoudre ses boutons et ravauder ses bas de ses propres mains.

Augusta Victoria est une excellente ménagère. Cela va sans dire, puisqu'elle est Allemande. Elle mène sa maison jusque dans les plus petits détails, comme le Kaiser lui-même dirige son gouvernement et l'armée. Les œuvres charitables prennent une bonne partie de son temps. Elle connaît toutes les institutions de charité de Berlin, mais s'intéresse surtout à celles qui sont consacrées à l'enfance.

∞ On nous adresse le *Spectateur*, contenant un article (signé *Viola* et daté de Papineauville), dont nous extrayons le passage suivant :

"Sa force et sa gloire (à la femme) ne sont pas dans ses ressemblances avec l'homme, mais dans ses différences ; et l'observation établit que là où la femme est plus femme, la société fait de plus rapides progrès et semble réservée à un plus bel avenir. Loin de moi de vouloir que la femme soit ensevelie dans l'ombre du foyer antique, et rien ne me paraît plus légitime que cette ambition qu'elle a de voir grandir et s'élargir son influence ; elle

doit toutefois se borner à accepter pour son sexe toute la part d'action que lui permet,—disons mieux que lui commande—la charité chrétienne. Le rôle de la femme dans la société est tout moral, et ce n'est ni son moindre honneur ni son moindre avantage. De la femme dépend le salut de la société moderne ; c'est entre ses mains que la Providence a mis l'espoir sacré de la religion et de la société. Je ne vois donc pas, alors, qu'elle puisse se plaindre de ne pas trouver assez d'élévation dans sa mission. Mais, comprenons-le bien : pour que la femme soit à la hauteur de cette mission, il ne faut pas lui refuser de s'occuper des questions sérieuses et intellectuelles. Restreignez la à ses seuls devoirs de famille, et vous aurez une femme honnête, sans doute, mais à coup sûr un esprit terre à terre et des idées qui manqueront de hauteur. Il est des gens qui voudraient faire pour elle une véritable qualité de ce terre à terre et presque une vertu de l'ignorance et de la sottise.

"La femme deviendrait ainsi un simple instrument de ménage, et serait condamnée à la surveillance de son pot au feu. Rien n'est plus ridicule ; c'est oublier ce que la femme possède dans l'intelligence et dans le cœur. Certes, les germes intellectuels qui se trouvent dans l'esprit de la femme valent bien, à peu de différence près, ceux dont les hommes se montrent si fiers et si jaloux. Il est vrai que l'intelligence de la femme diffère de celle de l'homme ; mais si elle a moins de profondeur, elle est plus prompte, elle voit d'un coup d'œil et par intuition ; là où l'homme raisonne, elle pressent : ce qui faisait dire aux Germaines, qu'elle avait dans l'âme quelque chose de prophétique."

#### RECREATION SCIENTIFIQUES.

Faire flotter une épingle ou une aiguille sur l'eau. — Cette expérience comprend trois opérations :

1<sup>re</sup> opération.—Vous prenez l'épingle ou l'aiguille, puis vous enduisez d'une couche graisseuse, en l'induisant d'un corps gras.

2<sup>e</sup> opération.—L'opération indiquée ci-dessus une fois faite, on prend une feuille de papier à cigarettes que l'on met sur l'eau, puis on pose délicatement l'épingle sur cette feuille.

3<sup>e</sup> opération.—La troisième opération consiste à faire tomber la feuille de papier au fond de l'eau, ce qui s'obtient en abaissant successivement les quatre coins de la feuille. Une fois la feuille tombée au fond, l'aiguille ou l'épingle surnage.



## Une Belle Operation.

La querelle Péan-Verneuil n'a pas eu bonne presse. De cette bruyante aventure — comme souvent, en pareil cas — il ne demeure rien qu'un peu d'antipathie pour l'ensemble de la corporation, et l'étranger, après tout ce qu'il a lu ces jours-ci, doit avoir quelque peine à se représenter la chirurgie française en assez mauvaise posture, "marchant sur un malade pour crier de plus haut," comme disait un chroniqueur excessivement indigné.

Il faut, je pense, effacer cette image.

En dépit de cet incident, les chirurgiens de Paris ne sont pas seulement parmi les plus instruits, les plus hardis, les plus habiles : ils sont aussi les plus prudents, les plus humains, ceux qui gardent le mieux la notion de responsabilité. Sanglants et doux, ils ne mutilent point pour le mauvais orgueil, ni le mauvais profit.

Et je cherchais en ma mémoire un bon exemple qui me permît de restaurer un brin le prestige de mon métier, quand la séance de mardi, à l'Académie de médecine, apporte ce que je voulais, le récit d'une des plus utiles, d'une des plus intelligentes, d'une des plus précises opérations qu'on puisse tenter sur chair humaine.

Elle est de mon maître Péan, la bienheureuse intervention que je vais dire, et je suis fort heureux d'avoir à le montrer sous son jour véritable : mais il s'en faut que le mérite en revienne à lui seul, et ce n'est pas du tout son apologie que j'entends faire, ni même celle des médecins dont le diagnostic guide sa main. Je veux surtout conter l'histoire, par elle-même fort touchante, d'une petite fille et de sa guérison.

Au 14 juillet dernier, à Neuilly, chez de braves gens, un coup de feu retentissait, suivi de cris désespérés.

Les voisins accoururent : une fillette de quatre ans, Amélie X..., était à terre, inanimée, la face en sang ; la mère faisait peine à voir, et le père, fou de douleur, tenait encore le revolver avec lequel il jouait tout à l'heure.

La balle avait crevé l'œil droit, s'était logée dans le cerveau.

Transportée à l'*Enfant-Jésus*, la petiotte y faillit périr de méningite, si bien qu'un soir, la mère l'emporta, voulant qu'elle mourût chez elle.

Elle guérit pourtant ; mais elle était si faible que ses jambes ne la portaient pas. Puis de borgne elle devint aveugle, avec une large pupille constamment immobile, aveugle à regarder le soleil sans le voir... L'œil gauche s'était pris, "d'ophtalmie sympathique", comme disent ceux du métier.

Un bon hasard mena l'enfant à la clinique de M. le Dr. Gillet de Grandmont (l'excellent oculiste des maisons de la Légion d'honneur). Il pratiqua, tout autour du globe de l'œil, des injections antiseptiques, et peu à peu la vision revint ; la lumière fut de nouveau ; l'enfant reconnut sa poupée, et ses joues redevinrent roses, témoignant de sa joie à vivre.

Mais elle n'était pas à bout de son malheur.

Un matin en l'examinant, M. de Grandmont s'aperçut que les lèvres de la fillette se déviaient, paralysées.

Puis ce fut le bras gauche qui s'immobilisa, inerte et flasque, n'obéissant plus aux ordres de la volonté... Et bientôt apparurent, dans ce même bras gauche, les secousses rythmiques de la terrible épilepsie jacksonienne.

M. Gilbert Ballet fut appelé en consultation.

M. Ballet est l'un des plus brillants élèves de Charcot. Il s'en est fallu de fort peu qu'il ne fût, à la mort de Ball, nommé professeur de maladies mentales ; sa thèse d'agrégation sur le *langage intérieur et l'aphasie* est un petit chef-d'œuvre de psychologie médicale, et maints travaux le désignaient au choix de M. de Grandmont.

M. Ballet examina la petite blessée ; quelques minutes lui suffirent pour que son opinion se dégagât, net et formel, sur la nature du péril et le remède qu'il y fallait porter.

Et c'est ici que je suis en admiration, non pas seulement sur le sens clinique de mon confrère — les immortels travaux de Charcot et de Pitres lui facilitaient la besogne — mais surtout sur la précision, véritablement étonnante, de la doctrine des localisations cérébrales.

Les convulsions débutaient au bras gauche, pour se généraliser ensuite à tout le corps. Cela suffit au médecin pour qu'il pût dire :

"La cause de ce mal est une lésion irritant l'écorce de l'hémisphère droit du cerveau ; cette

## LE COIN DU FEU

“lésion est un abcès ; cet abcès siège au niveau ou “au voisinage immédiat du centre moteur du bras.

“Si l'on n'intervient pas, c'est la mort à courte “échéance. Il faut ouvrir ce crâne et vider cet “abcès ; aux mains d'un bon chirurgien, la trépanation n'est pas grave.”

Et le soir, la fillette couchait à l'hôpital Péan.

Jusqu'au matin, les accès convulsifs empirèrent, se rapprochant et s'aggravant toujours. Il fallait agir tout de suite.

A neuf heures, la malade fut anesthésiée.

S'inspirant des données classiques de Championnière et de Pozzi, M. Gilbert Ballet prit soigneusement ses mesures, en hauteur, en largeur... et, toute réflexion faite, en parfaite sécurité, mit son index à une place, un peu en haut et en arrière de l'oreille. Puis il dit à Péan : “C'est là qu'il faut ouvrir.”

Le trépan fit son œuvre, enleva la rondelle osseuse.

On vit au-dessous, les méninges, tendues par un liquide louche ; aux doigts du maître opérateur, le bistouri puissant et léger incisa... et le flot jaillit brusquement, le flot des matières impures, accumulées en masse invraisemblable — 200 grammes, je crois — comprimant ce petit cerveau, tout ratatiné dans le fond.

C'était la perfection même, le diagnostic précis

au millimètre près, l'opération impeccable. Il y eut chez les assistants, tous gens de métier cependant, un murmure respectueux pour la science qui sait faire de telles choses, aussi belles qu'un œuvre d'art, avec l'utilité en plus.

Et dès lors, la petite fille était sauvée.

Avec une audace désormais tranquille, on nettoya le dedans de ce crâne, on le rinça à l'eau bouillie, on le fit égoutter ainsi qu'une carafe.

Les méninges furent rejointes et la peau recousue ; dix minutes après, la gamine se réveillait.

Deux jours plus tard, comme le maître entrait pour faire sa visite, le petit bras paralysé se dégaourdit et se dressa en l'air ; il s'agita en signe de triomphe, de salut à la vie, comme dirait Zola, ce tout petit bras de quatre ans, tandis que la voix grêle, que soufflait la religieuse, criait : “Vive monsieur Péan !”

J'ai trouvé l'histoire touchante et convaincante en même temps, et je l'ai jugée bonne à raconter en examinant la petiote totalement guérie, plus aveugle du tout, dans la bibliothèque de l'Académie de médecine où Péan l'avait amenée.

Et ! ma foi, escomptant la sympathie que vous aurez probablement pour elle en me lisant, j'ai embrassé la petite Amélie, mes lectrices, de votre part.

*Maurice de Fleury.*

### Lettres d'une Marraine à sa Filleule.

(SUITE.)

Ceux de Paris sont assez intelligents pour le comprendre, et je ne doute pas qu'on n'y pense tôt ou tard. Le piano est un instrument bien décrit et presque redouté de nos jours ; les injustes préventions dont il est l'objet n'ont pas d'autre origine que le pitoyable rôle qu'on lui a imposé ; cet instrument ne peut être qu'un orchestre domestique ; si on veut l'employer à exécuter des *solis* brillants, on l'amointrit, car on néglige les ressources qu'il offre, pour lui demander des qualités qu'il ne possède pas.

Et puisque je m'occupe d'Aline, je ne veux pas oublier de l'engager à apprendre l'art de saluer convenablement. Je vois quelquefois chez les jeunes filles, et aussi chez les jeunes femmes, des

àçons affectées ou cavalières qu'il importe d'éviter. Ainsi, au lieu de saluer dignement en inclinant la taille et se reculant un peu, elles saluent sur place au moyen de plusieurs sautilllements répétés coup sur coup, et qui me rappellent involontairement ces boîtes à surprise, du fond desquelles on voit une figure s'élancer brusquement quand on enlève le couvercle qui la retient prisonnière. D'autres adoptent le genre cavalier et sans-çon ; elles saluent d'un coup de tête brusque et saccadé. Je veux préserver Aline de ces habitudes d'affectation, parce qu'à son âge on essaye volontiers de tout, et que l'instinct de l'imitation est fort développé chez les jeunes filles qui sont encore si voisines de l'enfance. Elles ne savent pas encore que tout est

symptôme et symbole, que les détails les plus frivoles en apparence ont une grande importance aux yeux de l'observateur, et elles adoptent des habitudes qui sont souvent fort opposées à leur véritable nature, uniquement parce qu'elles s'essayaient à copier tout ce qui les frappe, à quelque titre que ce soit.

A bientôt, chère enfant.

VI.

M. de Guymont m'embarrasse beaucoup, ma chère enfant, en me demandant de lui adresser quelques avis sur les meilleurs moyens qui pourraient, à mon point de vue, l'aider à conserver toujours votre affection, et par conséquent à vous donner cette somme de bonheur qui est indépendante des événements et des épreuves de l'existence. Représentez-lui d'abord que je ne me trouve pas qualifié pour le conseiller ; il n'est pas mon filleul, lui, ou du moins il ne l'est que par alliance, et cette parenté-là n'est pas au nombre de celles qui se partagent ; puis, tout en étant fort touchée de sa confiance, je crains de lui être inutile, soit en lui disant ce qu'il sait aussi bien que moi, soit en envisageant les choses à un point de vue qui, en étant trop personnel, pourrait bien ne lui rien fournir d'applicable dans les occasions où il doit trouver en lui seul la solution de certaines petites difficultés que je n'aurais pas prévues.

Cependant, sa lettre est si bonne, si affectueuse, et touche un point si sensible en s'adressant à moi au nom de votre bonheur, qu'en vérité je ne puis m'arrêter à de petites questions d'amour-propre, et que je viens causer avec lui, sans prétendre l'obliger à se conformer à mes avis, et au risque d'en donner qui seront parfaitement superflus, tant je suis désireuse de lui prouver au moins ma bonne volonté. C'est donc à lui que je parle, et cependant c'est à vous que j'adresse ma lettre ; c'est parce que je vous charge, ma chère Hélène, de rectifier les points sur lesquels votre sentiment différera du mien, de les raisonner avec votre mari, et de lui faire connaître ainsi ces recoins mystérieux, dans lesquels nos sentiments, et quelquefois nos passions, se cachent aux autres et souvent à nous-mêmes, en nous gouvernant sous des déguisements dont notre amour-propre se fait la dupe complaisante. Il faut éviter de laisser dans notre âme des espaces

inexplorés ; il faut s'habituer à y pénétrer sans cesse, à juger tous les mouvements qui s'y produisent, en écartant courageusement les interprétations favorables à notre vanité. Une secte de l'antiquité, — je ne sais plus laquelle, et d'ailleurs son nom importe peu à ce que je veux vous dire, — avait résumé tous ces préceptes dans celui-ci : *Connais-toi toi-même*. Je crois que c'est en effet le meilleur conseil à donner et à suivre, et, si l'on mettait ce précepte en pratique, on arriverait infailliblement au perfectionnement qui doit être le but constant de nos efforts, parce qu'en travaillant sur nous en vue du bonheur des autres, nous atteignons du même coup la paix et la satisfaction pour nous-mêmes. Je crois ce précepte bon, parce que, nonobstant les opinions des pessimistes, et les discours des esprits chagrins, disposés à examiner seulement les vilains côtés de l'humanité, l'âme humaine, — je dis même la plus pervertie, — ne supporte pas volontiers l'aspect de la laideur morale.

Vous le connaîtrez plus tard, quand l'expérience sera venue, que cette réflexion n'est pas absolument dépourvue de justesse ; ceux même qui commettent de méchantes actions ont besoin d'un prétexte, non-seulement aux yeux d'autrui, mais aux leurs propres. Ce prétexte déguise leurs motifs véritables, et vous assisterez probablement, dans le cours de votre existence, à ces mascarades curieuses, dans lesquelles vous verrez l'amour-propre froissé, la faiblesse, ou d'autres mauvais sentiments, tels que l'envie, la jalousie et l'égoïsme, déguiser leurs manifestations sous les motifs les plus respectables, et se cacher derrière la sévérité des principes, l'intérêt de la morale, les devoirs de l'amitié. Ne prenez pas acte de ces prétextes pour accuser l'humanité d'hypocrisie, voyez-y plutôt la preuve évidente, éclatante, de la noblesse de son origine, qui répugne aux mauvaises passions, et qui ne pourrait s'habituer à les voir en face, dans toute la franchise de leur laideur ; mais détruisez en vous toutes ces forteresses derrière lesquelles les mauvais penchants de notre nature vivent en paix et en liesse, en augmentant les forces qui ne nous permettront plus de les déloger pour peu que nous y mettions de la mollesse et de l'incurie. Habituez-vous à voir clair en vous, à démêler en

toute occasion les véritables motifs qui vous font agir, à les séparer impitoyablement des prétextes derrière lesquels ils s'abritent ; puis demandez-vous si ces motifs sont bons en eux-mêmes, s'il sont conformes à la fois à la justice et à la charité... Si la réponse est négative, vous ne lutterez pas longtemps contre eux : ils seront expulsés de votre cœur du moment où vous les aurez vus sans voiles ; la honte se chargera de cette expulsion, la honte de les avoir accueillis un instant et d'avoir été dupe de leurs faux semblants.

On me dit — c'est à vous, mon filleul, que ce discours s'adresse, — que le cœur des femmes était indéchiffrable : je crois que cette assertion est tout simplement une défaite de ceux qui trouvent qu'il est plus commode d'ignorer que d'apprendre et surtout d'agir en vertu de l'expérience acquise. Je ne prétends pas ici vous dévoiler l'origine de tous les mouvements qui se produisent dans les âmes féminines sous l'influence de mille causes que je ne puis connaître ou prévoir, mais seulement vous noter quelques-uns des besoins communs à tous les cœurs féminins. Les femmes veulent aimer, mais surtout respecter, celui auquel leur destinée est remise. Ce besoin-là est le plus impérieux de tous, et il faut qu'il soit satisfait quel que soit le degré d'élévation de leur être moral et intellectuel. Molière a donné une note bien vraie lorsqu'il nous montre la femme de Sganarelle, *voulant être battue*, et prenant fait et cause pour son mari qui la bat, contre celui qui veut la protéger. On aurait tort cependant d'en conclure que les femmes veulent être battues comme Martine ; celle-ci démontre seulement à sa façon ce que j'avançais tantôt, c'est-à-dire le besoin qu'éprouve une femme de sentir la supériorité de son mari : la force est en effet un prestige tout-puissant aux yeux des femmes, la force brutale quand leur nature est inculte et vulgaire, la force morale et intellectuelle quand leurs sentiments et leurs idées ont une certaine élévation. Il faut, pour qu'elles s'attachent à leur mari, qu'elles trouvent en lui le genre de supériorité que la nature de leur organisation les prédispose à estimer par-dessus tout. Une femme violente et brutale sera toute réjouie de se voir injuriée et même frappée ; j'ai connu une Martine de ce genre : une femme vaniteuse estimera par-dessus tout les titres et les

distinctions sociales dont elle aura le reflet, la fortune qui lui permettra les jouissances de la vanité. Une femme intelligente, raisonnable et bonne aspirera par-dessus tout à la supériorité intellectuelle, au parfait équilibre de la raison et du cœur chez son mari, et fera bon marché du reste, c'est-à-dire des distinctions honorifiques et des prestiges de la fortune.

Il faut ajouter que les femmes, pareilles en cela, du reste, à beaucoup d'hommes, méprisent ce qu'elles ne comprennent pas, et préfèrent les défauts qui s'harmonisent avec les leurs aux vertus qui les contrarient. La Martine dont je vous parlais considérait la politesse et la bonté comme des marques d'infériorité et de faiblesse ; la femme vaniteuse tiendrait en médiocre estime la force de l'esprit et du caractère, si cette force ne marchait pas en compagnie des avantages qu'elle prise par-dessus tout ; enfin, la femme sensée et bonne souffrirait de l'abaissement de son mari, résultant à ses yeux, soit de la violence de son caractère, soit de son infériorité intellectuelle et morale, et cela lors même qu'il serait en possession des avantages les plus éblouissants.

La morale de tout cela est d'abord, *qu'il faut des époux assortis*, comme le dit la chanson, et, en second lieu, qu'un mari doit élever sa femme si les parents de celle-ci n'ont pas pris ce soin. Quoi qu'en disent quelques-uns de leurs détracteurs, les femmes ne sont pas inaccessibles à la raison, et je m'engagerais volontiers, si j'avais l'autorité d'un mari, à régler les natures les plus capricieuses, à adoucir les humeurs les plus sauvages et le plus violentes. Je n'ai point de secret particulier pour arriver à ce résultat, qui semble si impossible à atteindre ; seulement je ne laisserais pas aux mauvaises habitudes le temps de s'enraciner, et je les combattrais dès le principe avec persévérance, et en appelant à mon aide ces auxiliaires puissants qu'on appelle la raison, l'équité et l'affection. Mais je préviens ceux qui voudraient entreprendre une éducation de ce genre, qu'ici, comme dans toutes les éducations, il faut que l'exemple vienne appuyer le précepte, sous peine de voir celui-ci inutile et annulé. Il faut, quand il s'agit d'élever quelqu'un, que le maître travaille sur lui-même au moins autant que sur son disciple, car la moindre

contradiction entre les paroles et les actions est promptement saisie et notée par celui-ci, qui choisit alors entre ce qu'il voit et ce qu'on lui dit, et penche nécessairement vers ce qui flatte ses instincts et ses passions. Un homme emporté prêchera fort inutilement la douceur et la modération; un caractère dépensier aura mauvaise grâce à conseiller l'économie, — et ainsi de tout. Il faut donc commencer par posséder soi-même les qualités que l'on désire trouver chez sa femme, puis s'occuper à les cultiver en elle, car en vérité les maris n'ont pas le droit de se plaindre des défauts de leurs femmes, ces défauts étant en partie leur ouvrage, et dénonçant en eux, soit une faiblesse et une incurie coupables, soit des défauts équivalant à ceux dont ils se plaignent. C'est une grave erreur que d'imaginer qu'on obtient leur affection en les laissant satisfaire leurs passions, fussent-elles mauvaises. Elles estimeront, et par conséquent elles aimeront mieux, l'honnête homme qui leur résistera quand elles seront tentées d'être déraisonnables ou méchantes, que le caractère paresseux, in-

souçant ou faible, qui leur permettra de s'abandonner à des goûts dangereux pour le repos du ménage.

Donc, si j'avais le malheur d'être le mari d'une femme méchante et disposée aux discussions et aux scènes violentes, je commencerais d'abord par dépouiller ses motifs des prétextes sous lesquels elle les cacherait, je les mettrais en face de leur injustice et de leur laideur, et j'essayerais de la ramener par la persuasion et le raisonnement. Mais si cela ne suffisait pas? me dira-t-on. Dans ce cas désespéré, je la préviendrais que je ne lui donnerais jamais la réplique dans les querelles qu'il lui plairait de susciter, et je prendrais, — non un bâton, comme Sganarelle, — mais je prendrais invariablement mon chapeau et j'irais faire un tour de promenade. Le combat finit toujours quand il n'y a pas de combattants, et cette habitude bien établie couperait court à toutes les discussions.

*Em. Raymond.*

*(A Suivre.)*

### Petit Cours de Mythologie.

Le premier jour, au lever de l'aurore, la foule se pressait dans le temple de Jupiter, où le grand prêtre immolait les victimes. Le sacrifice achevé, on se rendait auprès d'une arène immense bordée d'arbres. Au milieu était dressée une tente pour les douze juges qui présidaient à la célébration des jeux. Ensuite la lice s'ouvrait et les courses commençaient. Dans l'origine on courait à pied, et l'espace à parcourir était d'un stade ou d'environ deux cents mètres; plus tard on introduisit la course à cheval et en chars, et alors l'espace fut doublé.

Le second jour était consacré à la lutte. Les athlètes ou lutteurs se faisaient frotter d'huile les membres et le corps, pour avoir plus de souplesse et donner moins de prise à leurs adversaires. Alors ils se saisissaient étroitement, et cherchaient par force ou par adresse à se renverser jusqu'au moment où l'un des deux, pliant et tombant sur les reins, s'avouait vaincu.

Le troisième jour, c'était le ceste. Les athlètes avaient des gantelets serrés autour du poignet avec des courroies de cuir entrelacées de petites lames

de plomb. C'était un combat à coups de poings et fort dangereux; souvent un seul de ces coups asséné sur la tête suffisait pour donner la mort.

Au ceste succédait le disque. C'était de tous les exercices le plus inoffensif. Il consistait à se tenir d'un pied en équilibre sur un bâton pointu, et à lancer le plus loin possible un disque, c'est-à-dire un palet de pierre ou de métal, dont la forme et le poids variaient au gré des concurrents.

Le cinquième jour au enfin avaient lieu les jeux d'adresse, les pantomimes, etc.

Les jeux Olympiques furent, dit-on, apportés en Grèce par un des curètes chargés de l'enfance de Jupiter dans l'île de Crète: il se nommait Hercule. Plusieurs fois interrompus, ils furent remis en honneur par Iphitus d'Élée, sur l'ordre d'un oracle, et depuis cette époque, c'est-à-dire environ 800 ans avant J. C., ils se célébrèrent toujours sans interruption avec un éclat extraordinaire. Les vainqueurs ne recevaient d'autre récompense qu'une simple couronne d'olivier ou de laurier, et cependant les Grecs ne concevaient rien de comparable

à la victoire qu'on remportait dans ces jeux, et ils ne croyaient pas qu'il fût permis à un mortel de porter plus haut ses désirs.

L'histoire nous a transmis les noms de quelques athlètes fameux, entre autres ceux de Théagène, de Milon de Crotone et de Polydamas.

Le plus fameux de tous les athlètes fut Milon de Crotone. On le vit un jour, aux jeux Olympiques, porter sur ses épaules un taureau de deux ans d'un bout de la carrière à l'autre sans reprendre haleine, puis assommer l'animal d'un coup de poing et le manger le même jour. Comme tous les hommes, il finit par vieillir, et ne crut point que ses forces avaient diminué. Un jour, se promenant seul au milieu d'un bois écarté, il aperçut un chêne que des bûcherons avaient entr'ouvert à l'aide de coins : il voulut séparer avec ses mains les deux parties du tronc, et dans ses efforts il fit

tomber les coins qui maintenaient l'ouverture. Lorsque ses forces furent épuisées, l'arbre, revenant sur lui-même, se referma et retint fortement serrés les deux bras du vieil athlète. Le malheureux ne put jamais se dégager de cette fatale étreinte, et perit de la plus horrible mort ; il devint bientôt la proie des bêtes féroces.

Polydamas, né en Thessalie, était le rival et l'ami de Milon. Dans son enfance, il avait étouffé un lion dans ses bras ; plus tard, aux jeux Olympiques, il avait arrêté d'une seule main un char attelé de six chevaux fougueux. Il eut une fin aussi tragique que celle de son ami. Il se trouvait un jour dans une caverne, lorsque la voûte vint à s'ébranler ; tous ceux qui étaient là s'enfuirent ; lui seul resta, et, comptant sur ses forces, il voulut soutenir la masse ébranlée ; mais il plia sous ce poids énorme, et périt écrasé.

## ICI ET LÀ

*Pourquoi dit-on qu'il existe un rapport inverse entre la taille et l'intelligence ?*

Parce qu'on a observé que les hommes de petite stature sont généralement les mieux doués sur le rapport des facultés intellectuelles. Virgile en fait déjà la remarque :

*Ingentes animos angusto corpore versant.*

(Ils portent un grand esprit dans un corps petit) ; et Victor Hugo, en parlant de Charlemagne, dit qu'il était " un de ces très rares grands hommes qui des sont hommes grands." Le Prussien Quade a fait paraître à Greifswalde, en 1786, un ouvrage curieux sur ce sujet, intitulé : *De viris statura parvis et eruditione magnis.* (Sur les hommes petits par la taille et grands par la science). La liste est longue des personnages de la petite taille célèbre à des titres divers ; nous n'en mentionerons que quelques-uns : Alexandre le Grand et non le grand Alexandre ; l'acteur Molone, qui couchait dans une peau de chat disposée en hamac, le philosophe Alypius d'Alexandrie, qui remerciait Dieu de n'avoir pas chargé son âme d'une plus grande masse de matière corruptible ; Attila ; Grégoire de Tours ; Pépin le Bref ; Philippe-Auguste ; Albert le Grand, à qui le pape ordonna plusieurs fois de se lever<sup>1</sup> le

croyant encore à genoux devant lui ; le roi de Pologne Vladislas IV, dit *Lokiekok* (pas plus haut qu'une aune) ; Erasme ; Cujas ; le pape Jean XXII ; le prince Eugène ; Hoffman ; l'italien Apostoli, envoyé de la République de Saint-Marin auprès de la République française, et qui se mettrait en colère chaque fois qu'on lui répétait qu'il était de la taille de son pays ; enfin Napoléon Ier et son historien Thiers.

*Le magnétisme comme divertissement de salon.* Nous possédons tous, à un degré plus ou moins développé, mais toujours susceptible de culture, le pouvoir de magnétiser ou d'interpréter les pensées secrètes des autres en obéissant à leur suggestions mentales. On en aura facilement la preuve en tentant l'expérience au milieu d'une compagnie de cinq, six ou douze personnes, un soir que les charades ou le jeu des Conséquences ne réussiront pas.

Choisissez dans votre société la personne que vous supposerez être un bon *medium*, c'est-à-dire que vous croirez devoir être docile à la volonté d'autrui ; bandez lui les yeux avant de le faire sortir de la chambre.

Quand vous serez enfermés et bien sûrs qu'elle

ne peut vous entendre, cachez dans un coin ou déposez simplement sur un meuble, un article quelconque ; il sera convenu entre tous ceux qui doivent prendre part à l'action qu'à son entrée dans le salon le sujet ira le découvrir ou le prendre dans ses mains.

Après avoir fait entrer le *médium*, il faut lui faire faire quelques tours dans la pièce afin de le désorienter. Tous les opérateurs alors se grouperont autour de lui, et le touchant du bout des doigts feront un violent et commun effort de volonté pour lui commander d'accomplir l'acte convenu. Il est nécessaire que la personne qui se soumet à l'expérience se réduise à un état de passivité physique et morale absolue, et qu'elle obéisse spontanément à la moindre impulsion ressentie.

Dans ces conditions, pourvu que les participants gardent le silence et y mettent une attention sérieuse, l'instrument de toutes les volontés concentrées se dirigera au bout de quelques instants vers l'endroit où elles lui commandent d'aller.

D'après l'expérience d'un pratiquant, les sujets réfractaires sont rares ; la proportion en est de un sur cinq.

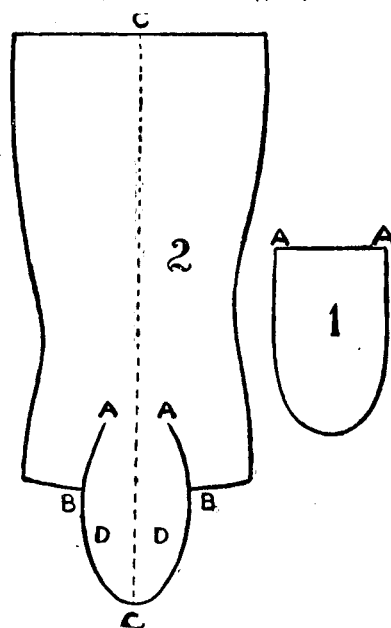
Quelques personnes sont plus susceptibles que d'autres de subir l'indéfinissable influence. Quelles sont elles ? L'expérimentation seule le révèle.

On a vu la tentative réussir également bien avec les enfants des deux sexes, avec un homme ou une femme.

Des sujets exercés acquièrent souvent une si grande sensibilité que l'attouchement devient inutile et qu'ils obéissent au bout de quelques épreuves à la simple suggestion mentale.

Il n'y a pas ici de sommeil magnétique, mais le bandeau qu'il a sur les yeux, en lui dérobant la vue de ce qui l'entoure, suffit à concentrer toutes les facultés du sujet sur une pensée unique et à lui enlever toute distraction.

### Bas pour les Enfants.



Quand les bas sont hors d'usage pour les grandes personnes on peut, en enlevant la partie usée, refaire des bas plus courts, qui dureront très bien. Voir le modèle ci-dessus. La figure No. 1 représente la semelle. Les lignes A B, A B doivent être coupées ; la partie à l'intérieur de cette ligne formera le talon. DD est le dessus du pied. Pliez le patron tout le long de la ligne CC. Maintenant cousez à surjet avec de la laine le dessous du talon et la jambe. Mettez la semelle AA en place, et cousez le tour du pied ; joignez l'extrémité de la semelle AA aux côtés du talon A B, en deux, plaçant le centre à la couture au-dessous du talon.

### SOLUTION DU NO. XIII.

Une pomme a plusieurs pepins tandis que la France n'en a qu'un.

### NOTE DE L'ADMINISTRATION.

Nous prions encore une fois nos abonnés retardataires de passer à notre bureau 63 rue St Gabriel, pour payer les \$2.00 maintenant dues de leur abonnement, ou de nous expédier ce montant par mandat poste. Nous tenons à régler tous les comptes de cette année avant d'en commencer une nouvelle. Nos abonnés de la campagne voudront bien mettre les \$2.00 dans l'enveloppe à notre adresse que nous leur envoyons et nous les expédier.

## Le Capitaine Maille

Par JOSEPH ROYAL, ex-lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest.

Il y a longtemps de cela.

De quatre à cinq heures, beau temps, mauvais temps, toutes les après-midis il faisait sa promenade, qu'il commençait en face de la colonne Nelson, puis, prenant le côté droit de la rue Notre-Dame, il marchait vers la Place d'Armes, montait la rue Saint-Jacques jusqu'au marché à foin, traversait la rue, et revenait à son point de départ par le côté gauche. Il était toujours seul. Mis avec bon goût, le regard vague, saluant peu parce qu'il vivait retiré, paraissant avoir de quarante à cinquante ans, il était connu sous le nom de capitaine Maillé. Tous les étudiants en droit de cette époque se le rappellent. Sa promenade était celle du beau monde de Montréal, que nous nous amusions, une fois sortis des bureaux, à passer en de folles revues. Pour nous qui avions vingt ans, et pour les fillettes de notre âge, le capitaine Maillé était un personnage légendaire oublié sur la rue par la génération de 1850, et que la ville de Montréal semblait avoir adopté pour la promenade de quatre heures, comme elle avait accepté la statue de Nelson pour décorer la place Jacques-Cartier. Ni l'un ni l'autre ne lui coûtaient cher d'entretien ; des deux, c'était encore le capitaine qui était le mieux conservé, parce qu'il y veillait lui-même. Nos patrons avaient connu le capitaine Maillé sur la rue, comme nous, pas plus jeune ni plus vieux.

Détail plein de suggestion : le capitaine Maillé ne manquait jamais, à cette époque reculée, de faire une très courte station chez Compain, sur la Place d'Armes, toujours à la même heure. Il avait un verre de vieux rhum, allumait un panatella, et reprenait sa promenade. On rapporte qu'il perdit cette habitude, un jour qu'il avait été accosté au restaurant par un monsieur un peu gris, qui avait mis quelque insistance à se faire raconter la bataille de Châteauguay. Or, le capitaine Maillé n'avait jamais vu le feu des combats ; c'était un ancien capitaine de bateau à vapeur, à l'allure correcte mais pacifique. Il avait plutôt l'air d'un notaire en retraite.

Il était à l'aise, et passait pour avoir des revenus ; on ne lui connaissait pas de parents. Il venait de Québec qu'il avait quitté depuis des années.

Avait-il été marié ? Non. Il était garçon et voulait mourir garçon. C'est du moins ce qu'assurent les quelques amis admis à sa partie de whist. Il tolérait qu'on causât de tout, excepté des femmes, que d'ailleurs il respectait. Mais il les voulait à distance, comme ces idoles mystérieuses que les Indous relèguent au fond de leurs temples pleins d'ombre, et qu'ils adorent de loin sur les seuils de marbre. Ce ne sont pourtant pas les occasions qui lui avaient manqué, ajoutaient ses intimes. On citait des noms, car sans

être bel homme, il était de figure et de prestance que sa réputation de fortune faisait trouver des plus distinguées. Cajoleries de mamans ayant des filles à placer ; pique-niques sournoisement organisés, dans lesquels il avait failli se trouver dans un tête-à-tête compromettant avec l'aînée de la famille ; sauterics intimes, dont on lui faisait tous les honneurs ; soirées de cartes, où il était habilement exclu des tables, et amené par une tactique savante à tourner, près du piano, les feuilles de la romance sentimentale chantée par la demoiselle de la maison, il semblait qu'on se fût donné le mot dès son entrée dans le monde où l'on marie, pour semer de fleurs les gais sentiers qui mènent aux unions assorties.

Il s'était d'abord laissé faire, et y avait trouvé un grand plaisir : quel fils d'Adam oserait l'en blâmer ? A trente ans, il s'aperçut d'un changement autour de lui. Les filles mûres et les jeunes veuves remplaçaient peu à peu l'escadron volant et gracieux de jadis. Le danger s'en accrût ; son cœur n'avait pas encore battu : qu'allait-il advenir ?

Tant que de riches jeunes filles s'étaient, sans le savoir, prêtées au jeu adroit de leurs mamans en quête pour elles d'un établissement solide, le capitaine était resté maître de son terrain. Il avait été un galant et respectueux cavalier, et les années écoulées ne lui apportaient guère que les joyeux échos des fêtes charmantes, où l'on se quittait avec nul autre souci que de recommencer le lendemain. Il avait beaucoup fleureté, mais il était resté libre sans en ressentir aucun regret. Il en vint à douter de sa vocation pour le mariage. Bien résolu à n'épouser que la femme de son choix, se sachant un peu timide, avec un grand sens d'honneur, ce qui l'effrayait maintenant c'était de se voir marier malgré lui. Cela s'était vu.

Un beau jour qu'il avait failli capituler aux pieds d'une femme charmante mais inflammable, il prit un parti héroïque. Il cessa subitement ses relations avec tous ceux de ses amis qui avaient des filles ou des parentes à marier, et s'enferma chez lui. Il arrangea sa vie pour rester garçon, ce qui ne lui coûta aucun effort. Donc, à l'époque où je le connus, je puis affirmer que le souci de voir de jolies femmes n'était pour rien dans ses pèlerinages quotidiens de la colonne Nelson au marché à foin.

Cependant, une dernière épreuve, la plus inattendue, la plus décisive, la plus étrange lui était réservée. Il m'en fit le récit lui-même, trois ans plus tard, lors de mon admission au barreau.

"Je demeurais," me dit-il, "depuis plusieurs années chez la veuve d'un ancien négociant de mes amis, lorsqu'un dimanche, à table, je me trouvais assis en face d'une étrangère qui me fut présentée comme la sœur de la maîtresse de pension. J'appris le lendemain que cette personne allait dorénavant faire partie de la famille. Rien que de très



naturel à ce que madame L., qui était un peu sourde et de faible santé, eût fait venir sa sœur pour se l'associer dans les soins du ménage. A vrai dire, le besoin d'amélioration se faisait sentir. J'aurai favorablement de ce renfort dans la direction de notre intérieur. La nouvelle venue, femme d'un certain âge, paraissait s'y entendre, et son air décidé laissait deviner qu'il ne serait pas prudent de lui résister. Elle me parut de bonne société; son langage dénotait une éducation choisie, et je crus m'apercevoir qu'elle avait dû être une fort jolie personne. Quoiqu'il en soit, les choses, à partir de son entrée dans la maison, prirent une meilleure tournure, la table fut plus soignée, et le service, de déplorable qu'il était, finit par ne rien laisser à désirer. Vous concevez si je m'applaudis de ce changement, et si, dans les plus les plus secrets de mon cœur, j'en sus gré à mademoiselle Joséphine, — c'était son nom. Mademoiselle Joséphine était évidemment un trésor de femme de ménage; et dans mes jongleries de célibataire, je me demandais comment une personne de qualités aussi solides avait pu rester fille. Je ne suis pas gourmand, mais j'avoue avec tout le monde qu'un bon diner me porte à apprécier comme il convient les vertus de ceux qui l'ont ordonné. S'ils ont des défauts au potage, ils n'en ont plus après la deuxième entrée.

Il paraît que mademoiselle Joséphine, dont la famille occupait un des premiers rangs dans la société de Québec, s'était autrefois toquée de l'habit rouge des officiers de la citadelle, ce qui avait eu pour effet d'éloigner à jamais les soupirants de la Haute et Basse-Ville. Or, les officiers étant partis, mademoiselle Joséphine était restée seule à gravir lentement le calvaire de ses quarante ans de vieille fille.

« Était-ce parce que l'on m'appelait capitaine; était-ce simplement un besoin de se dévouer pour embellir l'automne un peu triste d'une vie qui l'intéressait; je ne sais. Mais au bout de quelques mois, je commençai à m'effrayer de certaines attentions, de certains petits soins que ne suffisaient à expliquer ni le prix de ma pension ni les usages de la maison. Je frémis en pensant que j'allais être avant peu exposé à la dure nécessité de chercher ailleurs un gîte où je fusse à l'abri de ce genre d'entreprises.

« Comment elle devina ou apprit mon intention, je ne saurais le dire. Une après-midi que je rentrais plus tôt que d'habitude, je la trouvai dans ma chambre où l'avaient appelée quelques détails de ménage. Elle ne m'attendait pas, et voulut se retirer. Je la priai de n'en rien faire; je n'étais monté que pour prendre un livre; et en effet je me disposai à sortir.

— Savez-vous, capitaine, me dit-elle, que je vous trouve sérieusement à plaindre? Si encore le confort dont vous jouissez ici devait durer; mais ma

sœur n'en a plus pour longtemps à tenir maison, et alors qu'allez-vous devenir? Ma sœur, qui vous aime beaucoup, pense comme moi, et je vous avertis que nous songeons à vous établir, absolument comme si vous étiez notre jeune frère.

« Tout cela fut dit d'une haleine, sans précipitation, et du ton le plus naturel du monde. Hélas! j'avais eu raison de supposer sans fatuité que j'inspirais quelque intérêt; mais j'étais loin de m'attendre à en recevoir une telle preuve. Je ne sais ce que je répondis dans l'état de trouble où cette déclaration de guerre m'avait jeté: il paraît même que je reculai de quelques pas, ayant l'air de vouloir me mettre à l'abri derrière un fauteuil. Elle éclata de rire.

— Non, en vérité, vous n'êtes pas brave pour un capitaine. Qu'a donc, je vous en prie, notre projet de si terrible pour que, dès les premiers mots, vous sembliez l'envisager comme l'annonce d'un grand malheur?

« Elle redevint sérieuse en me disant ces dernières paroles.

— Mais, mademoiselle, votre sœur vous a-t-elle la sse ignorer ma ferme résolution de ne jamais me marier? Je ne puis que vous exprimer toute ma gratitude de l'intérêt que vous et elle daignez me porter; et certes je suis désolé de vous entendre me dire que votre sœur se propose de cesser de tenir pension, mais en conclure à la nécessité de changer ma vie, je n'y pense pas et ne m'y résoudrai jamais.

— Capitaine, reprit-elle en me regardant bien en face, il y a des gens qu'il faut rendre heureux malgré eux; vous êtes de ceux-là. Donc, veuillez trouver bon que ma sœur et moi donnions suite à notre projet. Et s'il faut vous marier malgré vous, comptez que nous le ferons. Plus tard, vous nous en remercerez à genoux. Maintenant, au revoir, et soyez convaincu qu'en tout ceci, quel qu'étrange que vous paraisse notre affection, c'est votre bonheur seul que nous cherchons.

« Une fois mademoiselle Joséphine partie, je me reprochai de ne pas l'avoir brusquée. J'aurais dû lui représenter qu'un frère âgé de cinquante ans n'est pas le plus jeune de la famille, quand ses sœurs en ont quarante; mille arguments de la même force me venaient à l'esprit maintenant qu'elle n'était plus là; je me préparais pour notre prochaine rencontre, et ce serait bien le diable si je n'avais pas le dernier mot. Ou plutôt non, je m'en irais, et je me cacherais si bien, qu'à la fin on se lasserait de me chercher et de m'attendre. Vous connaissez le conseil du poète :

Or, ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

« Je résolus dès cet instant de chercher mon salut dans la fuite. Et puis, vous l'avouerais-je, en m'examinant à fond, je trouvai que j'admirais mademoiselle Joséphine; et à mon âge l'admiration est bien près de devenir l'amour. Je dis amour

faute d'un autre substantif. La situation était donc des plus critiques, puisque les deux sœurs menaient l'assaut d'une place forte dont les portes étaient déjà ouvertes.

— Je la revis au dîner ; il me sembla relire dans ses grands yeux noirs la détermination plus inébranlable que jamais de m'établir. Sa sœur, instruite sans doute de ce qui s'était passé, ne regardait de temps à autre avec un sourire qui n'était pas ordinaire. Je mangeai peu, et dus paraître préoccupé. Je l'étais en effet, et pour en finir au plus tôt, je m'habillai, et sortis bien résolu à me chercher un nouveau logis pour le lendemain.

— Vous ai-je dit que c'était sur le printemps, dans la semaine sainte, que ces faits se passaient ? Je marchai d'abord un peu au hasard ; puis, machinalement, je suivis un grand courant de foule, et me trouvai bientôt dans l'église de Notre-Dame, dont la chaire était en ce moment occupée par un prêtre de Saint-Sulpice. Ma vie a toujours été régulière, et Dieu merci ! je n'ai jamais négligé mes devoirs religieux : dans la perplexité où j'étais, prier me parut bon et salutaire. J'écoutai quelque temps la parole ardente du prédicateur ; puis, il se fit un mouvement dans l'immense foule recueillie ; les orgues inondèrent la basilique de leurs puissantes harmonies ; des chants s'élevèrent cadencés, graves, solennels, et l'orateur sacré descendit de la chaire. Au bas de l'escalier, je le vis s'arrêter subitement, parler à une femme voilée, puis se diriger de mon côté, suivi de cette dame. — Mon Dieu, me dis-je, que peut signifier ceci ? — Arrivé près du banc où j'étais agenouillé, le prêtre me regarda longuement, et s'effaça pour laisser approcher la femme voilée. — Mon fils, me dit-il, vous avez entendu les enseignements que je viens de communiquer à l'assemblée des fidèles ; j'ai parlé du mariage chrétien, de ce sublime sacrement institué par l'Église pour sanctifier l'union de l'homme et de la femme. Vous êtes coupable, gravement coupable, de vous être soustrait pendant si longtemps à contracter cette alliance voulue par Dieu, conseillée par le souci de vos intérêts spirituels et temporels. Voici le temps arrivé de réparer ce scandale qui a été public, et dont la réparation doit être publique aussi. Allons, mon frère, levez-vous : voici votre fiancée ; le prêtre est à l'autel et vous attend.

— Terrifié, incapable de répondre, je me levai comme poussé par une force secrète ; la femme enleva son voile. J'étouffai un cri ; c'était mademoiselle Joséphine. Ses yeux noirs étaient lumineux et terribles ; ils commandaient. La cérémonie eut lieu ; nous sortîmes de l'église.

— Mon Dieu, qu'était-il donc arrivé ? mademoiselle Joséphine, ma femme, avait une taille de géant, que les ombres de la nuit grandissaient encore : je lui allais à la ceinture.

— Capitaine, m'a-t-elle en passant son bras

sous le mien, hâtez le pas ; nous n'arriverons jamais.

— Et pourtant, je suis à grosses gouttes ; elle finit par me trainer. Oh ! les enjambées qu'elle faisait ! Je risquai un mot.

— Capitaine, dans notre ménage je n'admets d'observations de personne, de mon mari encore moins.

— Il me sembla que sa voix éclatait dans la nuit comme un clairon qui sonne la charge. Je me tus. L'obéissance dans l'armée est une vertu. J'étais enrôlé.

— Enfin, nous arrivâmes ; je m'élançai par l'escalier. Cette première course de ma lune de miel m'avait fourbu. Oubliant tout-à-coup en entrant dans ma chambre où rien n'était dérangé, oubliant, dis-je, que j'étais marié, je fermai la porte au nez de Joséphine, et me jetai dans un fauteuil avec un gros soupir de satisfaction. Au même instant un coup de poing violent faisait voler la porte en éclats, et Joséphine, ses grands yeux noirs étincelants de fureur, s'avança sur moi l'injure aux lèvres.....

— Holà ! monsieur, réveillez-vous ; nous fermons ; vous êtes le dernier à sortir.

— Je fus sur pied aussitôt. C'était le gardien de l'église qui venait de me secouer. La vaste nef était plongée dans les ténèbres ; je m'étais endormi pendant le sermon du prédicateur, et j'avais rêvé.

— Que voulez-vous que je vous dise, maintenant ? Oui, je vais me marier ; le prédicateur avait raison : il n'est pas bon que l'homme reste seul, et Joséphine, en me rendant heureux, va réaliser une des ambitions de sa vie ; épouser un capitaine. — Mariez-vous, mon ami, mariez-vous.

— Merci, capitaine, lui dis-je en lui offrant mes félicitations ; mais vous commencez bien tard, et je serais peut-être bien coupable si je commençais trop tôt. *J. Royal (anc. Gouvern. des T. du N.O.)*

## Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFÉ LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.

**UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE**



Poitrine parfaite,  
par les **Poudres**  
+ + **Orientales**

Les seules qui assurent en trois mois e  
sans nuire à la santé le développement  
de la fermeté des formes de la poitrine  
chez la femme.

**SANTÉ ET BEAUTÉ.**

Une boîte avec \$1.00. Six \$5.00.  
notice, boîtes,

En vente dans toutes les Pharmacies  
de première classe.

Dépot général pour la Puissance,

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

**ARCHAMBAULT**

Photographie Artistique

1662 Rue NOTRE-DAME,  
MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.

Unlike the Dutch Process

**No Alkalies**

—OR—

**Other Chemicals**

are used in the  
preparation of



**W. Baker & Co.'s  
Breakfast  
Cocoa,**

which is abso-  
lutely pure  
and soluble.

It has more than three times the strength  
of Cocoa mixed with Starch, Arrowroot or  
Sugar, and is far more economical. *costing*  
*less than one cent a cup.* It is delicious,  
nourishing, and **EASILY DIGESTED.**

Sold by **Grocers everywhere.**

**W. BAKER & CO., DORCHESTER, MASS.**

**NOEL ET LE JOUR DE L'AN.**

**N'attendez pas** au dernier moment avant de vous déci-  
der sur l'achat d'un costume pour . . .

**Les Fetes de Fin d'Année.**

Venez dès maintenant, vous trouverez un assortiment plus varié, et nous  
vous aiderons de notre expérience pour faire votre choix.

**VENEZ ET VOUS SEREZ CONVAINCUES**

Qu'un costume fait par un tailleur d'expérience est beaucoup plus  
chic et pas plus coûteux qu'une robe ordinaire.

**L. G. de TONNANCOUR,**

**TAILLEUR POUR DAMES,**

8 Cote St. Lambert, Montreal.

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

— PAR LE —

**VIN ST. MICHEL**

— DANS LES CAS DE —

**DÉBILITÉ**

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

EN VENTE PARTOUT.

25c.  
PAR BOITE.  
**PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.**  
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

**LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE**

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.



**RIEN NE SURPASSE**

**Le Savon "SUNLIGHT"**

**IL EVITE**

*Le Fouillage, Les Durs Frottements,  
Les Douleurs dans le Dos, Les  
Mains Endolories.*

Ne faites pas un autre lavage sans essayer le Savon **SUNLIGHT**

**REFUSEZ LES IMITATIONS A BON MARCHÉ.**

DEPOT DU SAVON SUNLIGHT, POUR QUEBEC:

**FRANK MAGOR & CIE.,  
MONTREAL.**